



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :

46, Rue de Londres, 75008 PARIS

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



Après la Commémoration d'OVERLORD,  
cette page du « Lien » d'Octobre 1987 mérite d'être rappelée.

## LES SOLDATS DE 40 DANS LA PREMIÈRE BATAILLE DE NORMANDIE

de R.G. NOBECOURT

La première page de ce très beau livre de guerre porte en exergue :

« ...les souvenirs sombres de 1940 ont été ensevelis dans les mémoires, pêle-mêle avec les jugements hâtifs, les légendes... Ils reviennent hanter les esprits comme les fantômes inquiets de trépassés, inapaisés » (A.L.).

« C'est une telle hantise, ainsi exprimée par un rescapé, qui obsédait l'auteur de ce livre. L'Histoire, on le sait, choisit ses morts et elle n'a que l'embaras du choix. Mais ne méconnaît-elle pas avec quelque injustice les morts de 1940 et n'a-t-elle pas ignoré particulièrement les soldats qui sont tombés aux premiers jours de juin, en défendant la Normandie ? » (...)

Assurément, le titre même de l'ouvrage en surprendra plus d'un, pour qui la « bataille de Normandie » ne peut que rappeler le débarquement anglo-américain du 6 juin 1944. Popularisé par le livre et le film, « Le jour le plus long » est d'autant mieux resté dans les mémoires qu'il annonçait le commencement de la fin de la longue épreuve initiée quatre ans plus tôt par la défaite franco-anglaise de 1940. Bien qu'il y ait quelque injustice à cela, les peuples ne reconnaissent que les victoires, peut-être parce qu'elles les grandissent à leurs propres yeux. Pour réels qu'ils aient été, les combats perdus sont toujours rejetés de la mémoire et voués à l'oubli.

Mais c'est à l'historien, le moment venu, de dire les choses et d'établir les faits, non comme on voudrait qu'ils fussent, mais dans leur réalité, une démarche intellectuelle que le tumulte des passions contrarie très souvent et que l'on est heureux de saluer quand elle appert aussi évidente que dans ce livre, dont l'intention est de

« ...ranimer, en leur rendant hommage, tous ceux, quels que soient leurs grades et leurs armes, qui ont disputé à l'envahisseur le franchissement de la Bresle, telle agglomération du Pays de Caux, tel chemin creux dans la Forêt Rouennaise, telle rivière de l'Eure, du Pays d'Ouche et même encore tel carrefour du Cotentin... »

Après les Flandres et Dunkerque, la Ligne Maginot et les Vosges, voici la Seine, illustration supplémentaire si besoin était que « la bataille de France » ne fut pas la « promenade » ennemie que l'on avait si complaisamment accréditée ici et là. Ce livre le fait bien voir, comme d'autres avant lui pour d'autres lieux.

C'est sur la Bresle, fossé naturel aussi ancien que la terre, où coule une rivière longue de cinquante-quatre kilomètres, que les soldats de 40 vont défendre la Normandie — « prolonger le front vers l'Ouest afin de couvrir Paris et d'amener au sud d'Amiens les forces nécessaires à une opération au-delà de la Somme », telle était la directive n° 12 du démissionné Gamelin au Général Georges... L'ennemi sut y parer —. Les opérations vont durer du 5 au 19 juin, deux longues semaines de combats pour freiner les blindés de Guderian dans leur course vers l'extrême du Continent, en passant par Rouen, Le Havre, Caen et Cherbourg — jours de vie et de mort dans la torpeur de l'été commençant.

Négligeant volontairement les niveaux élevés du commandement et les dissensions opérationnelles franco-anglaises, Nobécourt décide de se tenir au plus près des exécutants, là où se fait la guerre, dans les bosquets, les taillis, les chemins du bocage, les maisons où les hommes ont peur, meurent ou vivent, au gré du destin : Bezancourt, Rothois, Le Ligier, les ponts d'Elbeuf, les Andelys, Rouen, Saint-Valéry-en-Caux, Veules-les-Roses, etc..., mille lieux d'accrochage où le courage partout supplée à l'infériorité, numérique et technique. On se fusille à dix pas, on tire jusqu'à la blessure et la mort. On fuit aussi, lâchement, comme dans toutes les guerres, on se dérobe et on se terre... pour sauver sa peau (mais son âme ?).

Certes « l'Histoire n'a que faire de ce plat du jour qui surnage dans la mémoire de l'« ancien combattant », c'est de la toute petite histoire mais ce menu précisément du 8 juin 1940 reste une date pour lui ».

De cette « petite histoire », un capitaine sur le terrain écrit : « Tout a craqué. J'ai fait Verdun, c'est pire... il n'y a plus qu'à former le carré et qu'à lutter jusqu'au bout. Je reste ici ».

On reste et on se bat, on charge à la baïonnette pour se dégager !

« Lorsqu'on apprend soit par la bouche d'un soldat,

soit par une lecture quelconque que des hommes sont montés à l'assaut à la baïonnette, comprend-on bien la signification de ces quatre mots ? Nous le demandons de toute notre force ; nous le demandons parce que nous sommes persuadés que l'on ne saisit pas tout ce qu'il y a de poignant et de formidable dans cette formule consacrée. Nous le demandons au nom de tous ceux qui tombent à chaque minute. Les mots tragiques sont devenus courants, familiers... (...) Pour un peu on s'étonnerait que nous ne nous servions pas plus souvent de cette arme. L'évolution de la guerre est une autre cause de cette ignorance et de cet irrespect (...) Imaginez-vous ce que peut être un assaut à l'arme blanche ? Représentez-vous ces aciers fins et blancs au bout des fusils tenus par des mains crispées. Et dites-vous que ce combat est ce qu'on peut demander de plus terrible à nos pauvres corps faibles, tremblants, mortels ».

(Le Périscope, journal de tranchée (1917), cité par S. Audoin-Rouzeau in « Les Combattants des tranchées, 14-18. Edit. A. Colin, 1986).

On est épuisé, on a faim, on a peur aussi ! On marche à pied, barda au dos, « eux » sont amenés en camion, frais et dispos, renouvelés, rugissants... Ce n'est pas la valeur des hommes qui est en cause dans ce combat, mais la disparité des moyens. Les stèles érigées à la croisée de quelques chemins de terre, ou sur les places, disent la grandeur et la vérité des sacrifices consentis par les franco-anglais en ce terrible été.

Des pages entières de faits et de gestes, d'exploits individuels ou de groupe, des noms de lieux et des noms d'hommes, des dates et des croix, des photographies émouvantes font de ce livre un mémorial de grandeur et de reconnaissance, mais aussi de tristesse.

Quelque opinion que l'on ait de la guerre elle-même, et les jugements ne manquent pas, elle n'en exige pas moins, dans les sacrifices parfois inutiles qu'elle entraîne, comme dans les comportements qui la suivent, la solidarité totale des diverses composantes de la nation autour de ses soldats, des édiles locaux au plus humble des citoyens, du plus honoré au plus méconnu, la « mobilisation générale » étant celle de tous et de chacun.

La guerre, remarque justement Nobécourt, c'est le temps des « occasions éprouvantes où se révèlent l'authenticité du courage et la qualité des cœurs, où la conscience se décante brusquement et où la véritable nature morale apparaît devant les obligations exceptionnelles. Quand, au devoir envers soi-même et envers les siens, s'ajoutent un rigoureux devoir d'état, une obligation de service et d'exemple, la fonction ou le mandat prennent en de telles conjonctures tout leur sens, tout leur poids de charge. Les plus enrubannés et les plus farauds ne sont pas toujours les moins prompts à s'y dérober ».

La guerre, c'est aussi le temps où, dans les villes que le malheur submerge, la lie remonte au jour, se coule dans les rues et sur les places, prête à tout, versatile, portée par son seul instinct, amoral et perverse, confondant sans vergogne ennemis et amis, mêlant les uniformes au gré de ses fantasmes ou de son inconscience.

« ...Et ç'allait être toute la journée le défilé des fantasmes dont les chants rythmaient le pas lourd des blindés, des voitures bâchées, des camions dont les occupants agitaient des drapeaux blancs et jetaient des bananes à ceux des habitants qui les regardaient passer, alors que d'autres, plus accueillants encore, fraternisaient déjà dans les bistros. Les mêmes, et d'autres sans doute — dans quatre ans — regarderaient passer en les applaudissant d'autres soldats qui leur jetteront du chocolat et des cigarettes blondes. La Bataille de Caen cette fois, et à quel prix de vies et de ruines, aura eu lieu ».

Le livre de R.G. Nobécourt est un livre de rigueur et de justice, un livre d'histoire. Rigueur dans la recherche des sources d'information et dans l'exposé des événements qu'il décrit, justice dans le souci qu'il a de rendre à chacun son dû dans une matière, l'histoire, toujours prompte à la sélection et aux choix partisans. Au côté des ouvrages déjà parus sur Lille, Dunkerque, la Ligne Maginot, les Vosges, la recension de Nobécourt couvre de façon magistrale un autre important secteur de la « Bataille de France ». Laissée au jugement de la postérité, cette entreprise éditoriale d'ensemble représentera une

contribution essentielle à la connaissance de la première phase de la guerre sur le front Ouest, et des soldats qui y furent engagés — ce qui n'est pas son moindre mérite.

J. TERRABELLA.

P.S. - Le livre est en vente aux Editions BERTOUT, Rue Gutenberg, 76810 Luneray.

**Allocution prononcée par M. Philippe SÉGUIN,  
à l'occasion de la Cérémonie Annuelle  
d'hommage aux Fusillés du 20 Juin 1940,  
organisé à la Stèle Commémorative de  
Domptail, le Samedi 18 Juin 1994, à 11 h**

Mesdames et Messieurs,

Il y a quelques jours, dans le monde entier, et bien sûr plus particulièrement en France, sur les plages de Normandie, était célébré avec éclat le Cinquantenaire du Débarquement.

Cet éclat, ce faste, étaient légitimes, nécessaires. Ils ne doivent pourtant pas faire oublier, occulter tout le reste. Le reste ce sont les combats qui restaient à venir. Des centaines et des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui allaient tomber pour assurer la victoire qui n'était que promise et ébauchée.

Le reste c'était aussi tous les combats qui avaient précédé et en particulier l'épopée de nos troupes en Italie.

Le reste, c'est aussi le comportement glorieux de nombre de nos soldats en 1940.

Le monde est ainsi fait que parmi les sacrifices, il fait le tri et il ne retient généralement que les vainqueurs.

Injustice flagrante. S'ils ont été qualifiés par avance par des gouvernants imprévoyants et quelques chefs incompetents, qui pourrait douter de la somme de mérite, d'héroïsme de nos soldats de 1940 qui tentèrent de sauver ce qui pouvait l'être ?

Et comment ne pas ranger parmi eux les défenseurs de Domptail, qui ont lutté avec bravoure et détermination, dans un effort désespéré, pour tenter de repousser l'envahisseur.

Alors qu'un ordre de repli leur avait été donné, les hommes du 146<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Forteresse quittèrent le secteur de Faulquemont, le 14 juin 1940, et marchèrent pendant six jours jusqu'ici. Ils s'y arrêterent dans la nuit du 19 au 20 juin. Le 20 au matin, le combat s'engageait. Toute la journée, ils résistèrent aux assauts de la division du Général Roetting, lui infligeant des pertes sévères. A la fin de la journée, il ne leur restait que trois fusils-mitrailleurs et trois cents cartouches. Epuisés par les longues étapes de nuit, ils se rendirent. Six prisonniers furent exécutés sur le champ, sans le moindre jugement, au mépris des règles élémentaires de la guerre. Cette rage meurtrière devant une résistance si inattendue étant comme une sorte de terrible hommage à ceux qui n'avaient plus rien à gagner sinon l'honneur.

Les autres prisonniers furent conduits vers le Nord, sur la route de Baccarat et l'on perdit leur trace. Ce n'est que 5 ans plus tard, en mai 1945, qu'on retrouva à 300 mètres de ce village, ensevelis, les corps de vos camarades morts pour la France. Ils avaient été, comme les six autres, fusillés à bout portant.

Ces 33 suppliciés, nous ne les oublierons jamais. Pour ce qu'ils ont fait. Pour ce qu'on leur a fait. Et parce que cela symbolise un combat qui n'est pas fini, qui ne sera probablement jamais fini. Celui de l'homme contre tout ce qui peut l'avilir, celui de la liberté contre toutes les formes d'esclavage.

Nous remercions Monsieur le Président de l'Assemblée Nationale, Député-Maire d'Epinal, de son émouvante intervention lors des cérémonies de Domptail (Vosges), en hommage à nos frères d'armes lâchement fusillés par l'ennemi le 20 juin 1940.

Beaucoup de ce qui a été si longuement écrit ici-même sur les combattants de 39-40, trouve aujourd'hui sa justification dans ces propos de Monsieur Philippe SEGUIN.

P.D./J.T.

## LA BATAILLE PRÈS DE HOLVING

La lecture d'une brochure écrite par Monsieur l'Abbé François GOLDSCHMITT, ancien curé de Rech (Moselle), éditée par l'imprimerie PIERRON à Sarreguemines, nous apporte un témoignage nouveau sur la bataille de Holving (Moselle), les combats s'étant déroulés les 13 et 14 juin 1940.

En voici le texte in extenso.

Un communiqué du Grand Quartier Général Allemand annonça en juin 1940 des batailles dans la Ligne Maginot près de Sarralbe. Le Lieutenant EICHENLAUB a publié un livre intitulé : « Wehrmacht », dans lequel, à la page 276 et suivantes, il y a un article qui parle de ces batailles, et qui porte le titre bien significatif : « Dans l'Enfer de Holving ». L'auteur dans ce compte rendu reconnaît la bravoure de nos troupes françaises et les pertes énormes des unités allemandes. Un résumé sommaire de ce rapport nous montre une des batailles les plus sanglantes qui se soient déroulées sur notre sol natal.

La rivière Mutterbach prend sa source près de Farschwiler et se jette dans l'Albe au sud-ouest de Rech. Non loin de Holving, il serpente à travers une dépression étroite et boisée. A cet endroit avait été construite une ligne de casemates, renforcée par des nids de mitrailleuses et des chevaux de frise.

Le 13 juin 1940, un régiment allemand essayait de prendre d'assaut cette position fortifiée, que les troupes françaises défendaient avec une ténacité héroïque. L'artillerie française envoyait dans les lignes ennemies un feu meurtrier et continu. Il n'y eut ce jour-là que quelques escarmouches insignifiantes de patrouilles de reconnaissance. Dans la nuit du 13 au 14 juin, un orage terrible avait transformé le sol en une boue glissante. Les Allemands s'étaient ouvert un chemin de 8 km à travers la forêt pour permettre à leurs véhicules de s'avancer. Mais les pièces de l'artillerie s'embourbaient dans la terre détrempée, pendant que les canons français les arrosaient d'un feu nourri. Les pertes allemandes furent très lourdes dès le premier jour. Un Commandant de Compagnie était tombé. On eut recours à quatre groupes de réserve, munis de pièces d'artillerie légère et de mitrailleuses.

La lutte durait toute la journée du 14 juin, avec opini-

tré sans relâche. L'artillerie allemande parsemait la forêt d'obus de tous calibres, tandis que les Français répondaient abondamment à leur tour. Les obus explosaient partout. La fumée et les bouffées de vapeur obscurcissaient l'éclat du soleil estival. Voici le compte rendu du Lieutenant Allemand : « Les nerfs sont tendus à l'extrême ». Les Soldats de la Wehrmacht s'infiltraient dans la partie Est du bois après avoir traversé la Mutterbach au moyen de canots pneumatiques. Ils réussirent à occuper quelques casemates. Puis il y eut des vrormissements dans le ciel. Les Stukas, avions de bombardement, lançaient des bombes de gros calibres sur nos fortifications. Le Lieutenant Allemand raconte « Ni l'ouragan de feu que crachait notre artillerie, ni les bombes de nos avions n'ont réussi à battre et à démoraliser l'ennemi ». Les Français se battaient comme des lions, non contents de se défendre, ils marchaient à l'assaut. Leurs mitrailleuses semaient la terreur dans le flanc d'une compagnie allemande. Un Lieutenant fut littéralement fauché en même temps que la plus grande partie de ses hommes. La lutte devait être terrible, car on lit dans le rapport du Lieutenant : « L'enfer ne peut pas être pire ». Tout le jour durant le feu de barrage français, craché par toute espèce d'armes, arrosait le Mutterbach. Les Allemands furent contraints de se retirer. Mais bientôt deux nouvelles compagnies repartaient à l'assaut. Leurs deux commandants tombèrent sous les obus français. La forêt entière n'était plus qu'un vaste incendie. Eichenlaub continue : « Au milieu de cet enfer, le Chef de Bataillon, en personne, cherche à briser la Résistance tenace de l'ennemi. En vain. L'ennemi reste solidement installé dans ses positions fortifiées, en pleine campagne près de Holving, au sud de Mutterbach ». Le Commandant de la Division Allemande donna l'ordre de franchir le Mutterbach à la tombée de la nuit et de profiter de l'aube naissante pour prendre d'assaut les positions françaises. Pour exécuter ce plan, un nouveau bataillon fut amené sur les lieux. « Il s'agissait de combler les vides énormes du premier bataillon horriblement décimé », rapporte le récit allemand.

La nuit tombait lugubre sur la terre abreuvée de sang humain. Sans relâche les obus français sifflaient dans l'air, sans relâche leurs mitrailleuses crachaient des gerbes de balles traceuses, la forêt était toujours encore couverte d'un ouragan de feu. Les pionniers allemands apprêtaient leurs canots pneumatiques, fondaient dans la forêt et réussirent à

occuper encore quelques casemates. Les troupes françaises alors décidèrent de se retirer du champ de bataille. Quiconque n'avait pas pu se replier à temps, tombait infailliblement aux mains des Allemands.

La Bataille de Holving n'avait duré que deux jours, mais elle avait décimé horriblement les hommes de deux bataillons allemands. Et le Lieutenant Allemand Eichenlaub est forcé d'avouer : « Nos pertes sont énormes ». Dans la Forêt de Holving, les tombes rappellent éloquemment ces sanglantes batailles. Un petit nombre de soldats cependant fut enterré sur place. Pour camoufler l'énorme quantité de morts, la majeure partie des cadavres ont été incinérés dans un four crématoire. Des soldats allemands nous ont raconté de cette horrible bataille près du Mutterbach et avouaient ouvertement que du côté allemand on comptait bien 5.000 morts. Vaine fanfaronnade par conséquent que ces prétentions des journaux allemands disant que les Français de la Ligne Maginot se seraient rendus sans coup férir.

Parmi les « acteurs » de cette bataille, plusieurs ont été capturés dans les Vosges et emmenés avec les autres combattants de la III<sup>ème</sup> Armée, à Villingen, via Strasbourg, durant le mois de juillet 1940.

Ceux que les détails de cette Bataille intéressent pourront se reporter au récit qu'en a fait l'historien Roger BRUGE, dans un de ses ouvrages sur la Ligne Maginot et notamment le Tome I, sous-titré « Non, le soldat français de 40 n'a pas démerité » - Editions Fayard - 1987.

Pierre DURAND.



## 1944 Le Temps des Massacres de Roger BRUGE (Editions Albin Michel, 1994)

Ce livre vous pénètre rétrospectivement comme une ville acérée, mordante. Un rappel à l'ordre de l'oubliée mémoire : l'homme a été et reste l'ennemi de l'homme. Chaque jour qui passe nous en apporte l'implacable démonstration. Jusqu'à l'intime du foyer ! Le martyrologe des personnes, des peuples, des nations est l'infinie litanie des œuvres du mal sur la terre. Et les hommes eux-mêmes en sont la cause...

C'était il y a cinquante ans, en France... Overlord venait de réussir, et l'espoir renaissait d'une liberté prochaine. Mais dans les soubresauts de l'ennemi aux abois... mille dangers se cachaient encore. Des hommes sortirent de l'ombre, quelques-uns pour se battre, avec courage certes, mais parfois imprudemment et sans métier. Une bête forcée est toujours dangereuse, en venir à bout, la réduire exige maîtrise et adresse. L'art de la vénerie et celui de la guerre ont quelque ressemblance. L'oublier conduit au drame, et au ressentiment, quand ce n'est pas aux règlements de comptes. Les archives aujourd'hui en portent témoignage, même si certaines demeurent encore closes. BRUGE nous le fait bien voir ici-même.

Nous sommes à Troyes (Aube) le 26 août 1944. La libération est en vue. La S.S. « Panzer Grenadier Brigade 51 », sous le Commandement de Walter Jöckel, siège dans la ville. Les « Patton's Boys » de la 4<sup>ème</sup> Division blindée US sont dans les rues où des combats sporadiques éclatent, ici

ou là. Des maquisards cherchent à s'insérer entre les deux formations militaires, ce qui ne va pas sans graves inconvénients. Obligeant le Commandant US à exiger des « Free French » qu'ils suivent, mais ne précèdent pas sur le terrain les troupes régulières. La Résistance en est toute mortifiée, ébranlée. La Gestapo, elle, s'active contre les « terroristes », au nombre desquels un jeune homme de 17 ans à la Sten agressive, Roger BRUGE en personne. Fait prisonnier, enfermé dans une infecte geôle avec des copains, promis au pire, il sera miraculeusement délivré le 22 août à la suite d'une étonnante et audacieuse action de troyennes aux portes de la prison ! Les caprices du destin... Reste un autre élément : les mouchards français (?) au service de l'ennemi. Et la scène est prête pour cette tragique histoire de guerre, locale sans doute mais bien réelle. Comme il y en eut en d'autres lieux de France et d'Europe occupée. Avec ce sens du détail et de l'authenticité qui le caractérisent, l'auteur qui par dérogation exceptionnelle, a eu accès à des dossiers secrets du Ministère de l'Intérieur et de la Défense, consulté des archives privées, rencontré des témoins encore vivants, nous fait revivre heure par heure, jour après jour, ce drame aux cent actes divers prétri d'horreur, de souffrance, de dignité, d'espoir.

(La Guerre de Troyes) a bien eu lieu : otages, tortures, déportations, tueries, le fer et le feu ont marqué de façon indélébile le passage obligé vers l'Est des Allemands en

déroute. Des imprudences ont eu lieu qui auraient dû être évitées, l'auteur ne le cache pas qui pour autant regrette le refus allié d'accorder sa juste place aux maquisards. Mais davantage encore déplore-t-il l'impunité totale des S.S. responsables de crimes de guerre aussi établis que ceux de Buchères (66 victimes) : « QUI avait donné l'ordre de tuer les femmes et les enfants, et QUI avait exécuté cet ordre ? ». Et les 49 de Creney ? De petits Oradours qui multipliés dans toute l'Europe ont fait la grande rivière des crimes de la S.S.

« Même après avoir écarté les accusations fausses dont la Walfen S.S. fut l'objet, on se trouve en présence d'un assez grand nombre d'accusations légitimes ; elles permettent assurément à l'historien de conclure que les hommes de la Walfen S.S. se sont trop souvent écartés des lois universellement acceptées de la guerre pour prétendre qu'ils furent simplement "des soldats comme les autres". » Georges H. STEIN/La Walfen S.S. Stock, 1967.

En ces jours là, l'épouse de Jean HOPPENOT, Délégué Militaire de l'Aube, capturé et déporté à Flossenbourg, écrivait noblement : « Des coups de glaive, nous en recevons tous les jours, nous qui souffrons, qui sommes meurtris par une inquiétude affreuse. Nos foyers sont peut-être brisés à jamais pour avoir servi notre idéal, mais cette souffrance a fait partie le doute et nous avons appris à savoir aimer et servir ! La moquerie, le scepticisme, il faut le détruire à jamais et redonner aux enfants des âmes trempées, avec des convictions profondes et inébranlables. Combien ils me semblent nuls, plats, ces hommes qui n'ont songé qu'à eux et qu'à leurs petits intérêts pendant cette guerre ».

J. TERRAUBELLA.

## COMMUNIQUÉ

### TITRE :

« SOUVENIRS D'UNE BATAILLE PERDUE (1939 -1940) »

### AUTEUR :

Jacques RIBOUD

### EDITEUR :

Centre Jouffroy - Editions J.R.S.C.

### LIVRE :

464 pages - broché - format 220 x 145 mm - 37 illustrations dont 16 planches photographiques. Couverture souple, couleur.

### OBJET :

Le témoignage de Jacques RIBOUD, Lieutenant observateur d'artillerie montée, dans les premiers temps de la Deuxième Guerre Mondiale : Alsace (10 mai 1940), Somme (5 juin), Paris (13 juin), Loire (16 juin), Poitiers (25 juin). Une autre vue sur

l'armée au combat et la population dans l'exode « qui corrige une erreur et répare une injustice ». Réflexions sur l'armement ; projet et essai d'un nouveau modèle d'affût d'artillerie.

### DIFFUSION :

- Par l'Editeur
- Soucription ouverte jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1994. Prix exceptionnel de 120 Francs T.T.C. (franco de port).
- Sortie librairie le 1<sup>er</sup> octobre 1994. Prix public de 150 Francs T.T.C.

### INFORMATIONS EDITEUR :

Editions J.R.S.C. - Centre Jouffroy  
88 bis, Rue Jouffroy-d'Abbans -  
75017 PARIS  
Téléphone : (16 - 1) 46 22 10 50  
Télécopie : (16 - 1) 47 64 49 62

(Une recension de l'ouvrage paraîtra dans le prochain « Lien »)

Durant l'été

15 Juin au  
15 Septembre

la PERMANENCE,  
rue de Londres,

sera limitée au seul  
MARDI

(de 14 h. à 17 h.)

Mais on peut écrire  
à volonté

## LA RENTRÉE

Rendez-vous  
au « Royal Trinité »

le 9 Octobre

Place de la Trinité  
PARIS

12 heures

N'oubliez pas !

# LA GAZETTE DE HEIDE

Coucou, me revoilà. D'aucuns se seront étonnés de mon long silence épistolaire. Cela n'était pas dû à la négligence ni à la paresse mais à des ennuis de santé, qui m'ont conduit une semaine à l'hôpital.

Cela a commencé par une chute provoquée par une gambade de mon chien labrador de 34 kg, qui m'envoya dinguer dans l'allée du jardin... Je tombai mal sur l'épaule et le médecin, craignant une fracture, m'expédia en ambulance au SAMU passer une radio ; simple contusion, me dit-on, mais le cœur en avait pris un coup et on diagnostiqua un début d'angine de poitrine... Je rentra chez moi le soir même, mais la douleur thoracique s'amplifiait le lendemain, et je fus hospitalisé.

On me mit dans la section cardiologie où on s'empressa de m'encager dans un lit spécial à ridelles et de me brancher avec des électrodes à un appareil qui accompagnait fidèlement tous les battements de mon cœur, pour le soulager me dit-on ; car on craignait que mon angine de poitrine ne tourne en infarctus. J'étais bourré de calmants, piqûres et comprimés qui me montaient à la tête et me donnaient des cauchemars. En voici un...

Lassé d'être enfermé dans ma cage à lapins, je sonnai une nuit l'infirmière. Une garde se présenta. Elle ressemblait à s'y méprendre à la tenancière du café-restaurant où les PGS tenaient leur réunion. Je lui dis donc :

— Madame Denise, qu'est-ce donc que cette cage au milieu de ma chambre ? Je me croyais chez moi...

— Mais vous n'êtes pas chez vous mais à l'hôpital, et je ne suis pas Madame Denise.

— A d'autres, lui répondis-je, cette fenêtre donne bien sûr

J.R. le volailler, et cette autre opposée, sur le bouché J.J. !

— Point du tout...

Et pour me prouver sa qualité d'infirmière, elle me piqua méchamment le bas du dos en maugréant :

— Maintenant, dormez et laissez la sonnette tranquille !

Ce que je fis, et je dormis jusqu'à midi...

Me voyant calmé, le corps médical me fit retirer les « ridelles ».

Ce fut peut-être prématuré...

Une nuit d'après, voulant refaire tout seul mon lit, je descendis pour tirer les couvertures. Je m'empêtrai dans mes pantoufles, tombai à la renverse et m'assomai. Je vis une lueur, me sentis flotter comme dans de l'eau et perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le carrelage dans une mare de sang. Ne pouvant accéder à la sonnette, je frappai trois coups longs, trois coups courts, trois coups longs sur la cloison (un SOS) et eus le bonheur d'être entendu. On me releva et une jeune interne me recousit le cuir chevelu avec six points de suture à même le pied de mon lit en guise de billard.

Je fus changé de chambre et l'on me débrancha de l'appareil. J'eus comme voisin un septuagénaire de la classe 39 qui n'avait été ni mobilisé, ni PG, ni résistant. Comme pour l'ami de Berset, sa progéniture et sa minette d'âge avancé, coiffée à la Mammy Nova, venaient souvent lui rendre visite, et je crois bien qu'ils devaient deviser entre eux de mes bizarreries, car ils parlaient bas (je suis un peu dur de la feuille) en me lorgnant du coin de l'œil.

Je fus soigné aux petits oignons, étant devenu, allez savoir pourquoi, le chouchou des soignantes.

Depuis ces jours-là, il y a en moi deux personnages, Moi et Mon ALTER EGO. Moi, qui me crois encore jeune, spirituel et valide, et l'AUTRE, pathologique, qui croule sous les ans, et va tout de guingois... J'ai fait sa connaissance lors de mon « assomement », Moi flottant dans les airs contemplant à ses pieds l'Autre, effondré sur le carreau...

Effectivement, je suis « timbré » ! On me fait mettre tous les jours un timbre trinitriné près du cœur et il apporte au moteur son calmant en cas de crise...

— J'ai un tas de correspondance en retard ! cette chronique répondra à la plupart de vos lettres. J'ai reçu dernièrement de M<sup>me</sup> Veuve BOURONCLE, fidèle lectrice de notre « Lien », deux aimables cartes postales qui m'ont bien fait plaisir. Elle habite le Lot-et-Garonne, et me dit avoir été sinistrée l'an dernier. Les orages et inondations ont ravagé les vergers de pruneaux (d'Agen). Il a fallu tout replanter. Pour cela, et ça me fait bien plaisir, les arboriculteurs obtinrent l'aide de l'armée, cette armée qui, il y a cinquante-cinq ans, rasait au passe-partout les mirabelliers en Lorraine, pour dégager les secteurs de tir devant les ouvrages de la « Ligne ». J'en faisais partie et j'en avais le cœur gros. Juste réparation des choses !

— Je remercie Pierre DURAND pour sa riche documentation sur le 1<sup>er</sup> Régiment de Tirailleurs. Si je n'étais pas embarqué par mon Alter Ego, je remplerais bien. Ne serait-ce que pour porter la tenue orientale si seyante, à laquelle, petit détail, n'a sans doute pas été oublié le « trou de Lamorricière » au fond du serroual, pour faire pipi accroupi, à la mode arabe !...

Recevez, chers amis(es), d'ALTER EGO et de MOI les meilleurs amitiés.

Jean AYMOUNIN (27641 XB).

## Le coin du souzize

par Robert VERBA



### UN TESTAMENT VERBAL

A l'hôpital, notre ami Charles DURAND sentant venir sa dernière heure, convoqua ses deux petits-fils, Pierre âgé de 25 ans et Paul 23 ans. Il les adorait et depuis leurs naissances il fut pour eux leur grand papy gâteau.

Pierre, ainsi que Paul, ne pouvaient imaginer la disparition de leur grand-père et pourtant les larmes aux yeux ils écoutèrent ses dernières volontés.

— Mes chers petits, dit Charles, écoutez-moi bien : Vous savez quel patriote je fus toute ma vie. Je descends d'une famille composée uniquement de français. J'aime mon pays et vous n'ignorez pas ma conduite pendant la guerre. Je ne suis pas raciste mais français et je tiens à ce que tous mes successeurs, comme vos parents, le soient également. Aussi, mes chers enfants, je compte sur vous pour que quand vous vous marierez vous n'épousiez que de bonnes françaises.

Si vous agissez autrement, je me retournerais dans ma tombe.

— Promis Papy ! Tu peux compter sur nous.

Quelques jours plus tard Charles DURAND s'éteint tranquillement.

Les circonstances séparèrent les deux

frangins qui avaient des métiers différents. Pierre travaillait comme représentant dans une fabrique d'armements et voyageait beaucoup, quant à Paul il devint sous-directeur dans une usine de produits pharmaceutiques.

Au bout de trois années ils se rencontrèrent. Pierre était accompagné de son épouse, une splendide jeune femme au teint un peu bronzé. Pas de doute, elle n'était pas française, d'autant plus qu'elle avait un accent difficile à situer.

— C'est pas possible fit le cadet, tu ne te souviens plus de ce qu'avait dit Papy ? Et sans attendre une explication il tourna les talons et s'en alla les larmes aux yeux.

Deux années se passèrent et le hasard voulut qu'ils se retrouvent à nouveau. Cette fois-ci, c'est Paul qui est accompagné de sa nouvelle épouse, une adorable petite chinoise, jolie à damner un saint.

— Félicitations dit Pierre à son jeune frère, c'était bien la peine de te conduire comme tu l'as fait lorsque tu as rencontré ma femme !

— Si j'ai conçu ce mariage, c'est à toi que je le dois. Je ne pouvais supporter que Papy reste ainsi de travers dans sa tombe. Se retournant à nouveau, il retrouvait la bonne position !

### Mots croisés n° 494

par Robert VERBA

#### HORIZONTELEMENT :

I. - Agacer par des reproches minimes mais constants. — II. - Sigle d'une communauté économique européenne. Un peu trop corpulent. — III. - Conviendras qu'il a fait une erreur. — IV. - Interrupteur d'une bobine d'induction. — V. - En y ajoutant cream, cela donne un bon dessert bien frais ! Pousse en sens contraire des autres. — VI. - Accélérer (phon.). Ce n'est pas bien. Patrie d'Abraham. — VII. - Récipient servant à obtenir une boisson par macération de plantes. — VIII. - Etoffe dont le bord a été enroulé minutieusement. — IX. - Ont été flattées et louées à l'excès.

#### VERTICALEMENT :

1. - Se dit d'une personne dont le caractère est difficile à supporter. — 2. - Fait pour un homme d'amener une femme à se donner à lui. — 3. - Partie latérale de la tête. Liquide organique contenant des enzymes. — 4. - Indique une jonction. Il porte les attributs de la fécondation. — 5. - Estimation de la valeur attribuée. Petit bêta. — 6. - Un bout désordonné. Servent pour dormir. — 7. - Planète habitée. Saison. — 8. - Enzyme en montant. Y être c'est être dans la misère. — 9. - Aspirées et rejetées pour renouveler l'oxygène.

|      |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
|      | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
| I    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| II   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| III  |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| IV   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| V    |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| VI   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| VII  |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| VIII |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| IX   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |

#### A DECODER DANS LA GRILLE

Prendre la lettre qui figure à l'intersection des deux chiffres, exemple : II/6 = B)

II/6 = VIII/5 = VII/5 = IX/5 =

I/8 = I/8 = I/1 = IX/2 =

I/3 = II/2 = VI/5 = IV/4 =

VIII/5 = IV/6 = III/9 =

C'EST CE QUE NOUS VOUS SOUHAITONS.

### NOS DEUILS

Avec tristesse et consternation, nous apprenons le décès de Madame HINZ Nicole, survenu le 24 juin, elle avait 74 ans.

Epouse de notre camarade et ami Alphonse HINZ, Ancien d'Ulm et fidèle amicaliste, elle a supporté avec courage une dure agonie, sans espoir. Entourée de tous les soins de son époux et de ses enfants.

Nous partageons la douleur de notre camarade, et la dure séparation de son épouse. Nous connaissons tous son courage et sa volonté de surmonter son chagrin.

Nous lui renouvelons toute notre sympathie, douloureusement attristée, et espérons que le temps apaisera sa douleur.

Il trouvera toujours auprès des Anciens d'Ulm le réconfort dans l'Amitié de tous ses camarades et amis.

Sur cet espoir, à bientôt Alphonse.

Le Message d'Ulm - LV VB.



### Rectificatif

Dans « Le Lien » de Mai-Juin, il fallait lire :

— Vincennes à la table d'ULM ; étaient absents-excuses : notre Président René SCHROEDER et son épouse pour raisons de santé.

— Les excusés : « Messieurs Mesdames » VAILLY, RAFFIN, BATUT, etc... et Mesdames YVONNET, RIBSTEIN, BLANC, etc...

— Et nos amis belges : M., M<sup>me</sup> BELMANS, ISTA, STORDER, LEGRAIN, DENIS... Dont acte, L.V.

### LA RENTRÉE

#### Rendez-vous

au « Royal Trinité »  
le 9 Octobre

Place de la Trinité

PARIS

12 heures

N'oubliez pas !

Kommando de Bad durheim  
(Stalag VB)

Communiqué par notre  
Camarade Robert POLMARD

Quelqu'un se manifesterait-il ?

Adresse : 55300 Lacroix-sur-Meuse

### SION 1994

#### BULLETIN D'INSCRIPTION

à retourner avant le 13 Septembre 1994 à  
Rassemblement ACPG-Est,  
11, rue Notre-Dame - 54330 Saxon-Sion  
(Tél. 29 77 13 84)

NOM ..... PRENOM .....

STALAG ..... ADRESSE .....

TELEPHONE .....

accompagné(e) de (nom et prénom) :

participera à la journée du 13 Septembre à Sion

Je réserve ..... repas à 160 F = ..... F

Je joins un chèque bancaire ou postal au nom de

Rassemblement ACPG-Est

chez HENRY Louis, C.C.P. 234146 J Nancy

Signature :

Un seul chèque par fiche d'inscription

et une enveloppe timbrée à votre

adresse pour l'envoi des tickets repas.

On ne délivrera pas de tickets repas à Sion,

dites-le aux imprévoyants...

mais qu'ils viennent quand même !

# HITLER ET LE BOUC

Par Raymond PAPPENS, n° 20.149 B/1A



— Ce Hitler finira par se faire des ennemis.

(Lecture autorisée uniquement aux personnes majeures et vaccinées.)

Le gefreter Wasner, prénommé Eugen, d'une compagnie d'infanterie en Russie, avait été conduit à la prison de Spandau (Berlin) à l'automne de 43 et attendait de passer devant le Tribunal Militaire Central. C'est alors que son neveu pria l'Avocat Güstrow, de Berlin, d'assurer la défense de son oncle, un comptable ayant travaillé dans une ville de l'Allemagne du Sud, mobilisé depuis 40 malgré sa cinquantaine et accusé à présent de faits dont il ignorait la nature (a).

Maître Güstrow alla donc voir Wasner, un homme simple, loquace, assez brouillon dans ce qu'il disait ; il avait été à l'école à Leonding, près de Linz en Autriche, en même temps qu'Hitler. Il faisait l'important dans sa compagnie, surtout pas ses commentaires critiques sur la situation militaire et sur les communiqués de l'OKW. Il avait ainsi provoqué la colère de son commandant de compagnie, un Lieutenant. Ses camarades, quoique plus jeunes que lui, ne le prenaient pas au sérieux, mais ils l'écoutaient, en s'amusant à ses dépens, feignant de le prendre pour un stratège. Un jour, un de ceux-ci lui suggéra d'écrire à Hitler, son compagnon de classe, pour lui dire son avis sur la guerre, et le sort du simple soldat au front. Sa réponse figurait dans l'acte d'accusation : « Ach, der Adolf ! Il est impuissant, déjà quand il était petit, quand un bouc l'a mordu et a emporté la moitié de son zizi ! Oui, j'étais là quand c'est arrivé. Adolf avait parié qu'il urinerait dans la queue d'un bouc. Nous avons alors été dans un pré où se trouvait un bouc. C'est là que j'ai tenu le bouc, coincé entre mes jambes, pendant qu'un ami tenait sa queue ouverte à l'aide d'un bâton, et Adolf a uriné dans sa queue. Pendant qu'il urinait, l'ami a tiré le bâton et le bouc a mordu le zizi d'Adolf, qui se sauva en hurlant ». (sic)

Le Lieutenant estima que c'en était trop, il fallait empêcher Wasner de nuire davantage. Il prit d'abord les dépositions des témoins, puis celle de Wasner, qui ajouta : « Oui, j'ai raconté ça, c'était une histoire amusante datant de la jeunesse du Führer ». Afin de minimiser les choses, le Lieutenant voulut lui faire dire que l'histoire n'était qu'une blague stupide inventée par lui, mais Wasner répondit : « Non, je n'ai pas inventé ça, ce qui est vrai doit le rester ». Tout le dossier fut transmis au Commandant du Régiment et deux jours plus tard Wasner était arrêté.

L'avocat tenta de persuader Wasner de nier la déposition faite à son lieutenant, de dire que son histoire était le produit de son imagination et qu'il avait voulu se mettre en vedette devant ses camarades. Mais il refusa obstinément, il disait être croyant, catholique, incapable de mentir, même s'il devait mourir pour cela. Sa mort ne serait pas différente de celle du Christ, lui aussi

était mort innocent. Puis, on n'avait qu'à vérifier auprès d'Hitler, s'il était sincère il ne le nierait pas. Enfin celui qui avait tenu le bâton dans la queue du bouc et l'avait retiré trop tôt, pouvait aussi en témoigner. Mais il ne savait pas ce qu'était devenu ce Bruno Kneisel.

Lors d'un entretien avec le juge instruisant l'affaire, l'avocat demanda que son client subisse un examen psychiatrique, afin de l'interner dans un asile, de lui éviter des poursuites ou, au moins, de faire admettre des circonstances atténuantes, vu son état mental. Il demanda également de citer Kneisel, le témoin, mais il lui fut répondu : « Pour l'amour du ciel, voulez-vous m'attirer des ennuis, et vous en attirer aussi ? Peut-être désirez-vous que je cite le Führer à comparaître comme témoin ? Finalement, Wasner fut examiné par un psychiatre, mais rien de plus.

L'avocat rechercha Bruno Kneisel, mais il était mort en 39. Le psychiatre fit un rapport selon lequel Wasner parlait d'une manière souvent très vague, qu'il était sujet à un complexe de supériorité, que la logique était souvent absente dans ses raisonnements. Il concluait qu'il avait l'esprit dérangé, soit d'une façon permanente, soit par périodes. En réponse à l'avocat, le neveu de Wasner écrivit qu'il n'avait pas connaissance d'histoires inventées par son oncle, ni de l'histoire du bouc.

Le procès eut lieu à huis clos, par souci de la « sûreté de l'Etat », il fut court et mené tambour battant. Après trois mois de prison l'accusé apparut mentalement brisé ; il s'en tint à ses déclarations mais ajouta qu'il n'avait pas voulu offenser le Führer, qu'il n'avait que raconté une histoire drôle, une farce de jeunesse à laquelle il avait participé avec Hitler. A présent il le regrettait fort. L'avocat ne fut pas autorisé à poser des questions au psychiatre. Puis, l'accusation réclama la peine de mort pour « malignité et basses calomnies à l'égard du Führer et Chancelier du Reich » ainsi que pour « atteinte au moral en temps de guerre ».

La plaidoirie de l'avocat tendait à ramener les choses à leur proportion exacte ; il s'agissait ici d'un être insignifiant pour qui le fait d'avoir été en classe avec le Führer était monté à la tête. Les faits rapportés avaient été déformés et exagérés, comme il arrive souvent chez les enfants, le temps passé avait aussi distordu les faits, d'anciens ils étaient devenus matière à scandale. Comme l'accusé s'était autrement et toujours bien conduit, tant dans le civil qu'à la Wehrmacht, il serait juste de renoncer à la peine capitale, une peine privative de liberté serait mieux adaptée.

A la question : « Accusé, avez-vous encore quelque chose à ajouter ? », Wasner s'écroula et dit : « Par Jésus et Marie, il l'a fait, l'Adolf » puis, plus haut : « je peux en faire le serment, sur

ma vie ». L'avocat lui avait pourtant préparé une réponse pour cette question : « Je me rallie à ce qu'a dit mon défenseur », mais il ne la prononça pas. Là dessus les membres du tribunal se levèrent et le Président dit : « Maintenant ça suffit, c'est inouï ». Cela terminait les débats, les trois juges disparurent dans la salle des délibérations, pour en revenir à peine cinq minutes plus tard. Devant l'assistance debout, la sentence fut alors lue : « Au nom du peuple, l'accusé Eugen Wasner a, de la manière la plus méchante, malicieusement offensé et calomnié le Führer de l'Allemagne et Chancelier du Reich. Il a ainsi porté atteinte à la volonté de combattre du peuple allemand. Pour ces motifs il est condamné à la peine de mort ». Le jugement ne faisait aucune allusion à l'histoire du bouc, ni à sa véracité.

Il n'y avait aucune possibilité d'appel. Toutefois, les sentences de mort devaient être entérinées par le Führer, ou son délégué dans certains cas, c'est-à-dire Keitel. Il y avait aussi le recours en grâce, également à adresser à Hitler. Mais l'affaire s'était ébruitée, même Keitel en avait déjà entendu parler et avait exigé « un jugement rapide » et avait dit « qu'il fallait réclamer la peine de mort ». Il n'y avait donc pratiquement plus rien à faire pour sauver Wasner, il avait été condamné à l'avance. En dépit de tout ça, l'avocat envoya une demande de sursis de l'exécution de la peine, étayée par une série d'arguments qui auraient pu entraîner une révision du procès, ou au moins une réduction de peine. Simultanément il introduisit le recours en grâce. Mais trois jours plus tard les réponses négatives aux deux démarches lui arrivaient. Ce délai est extraordinairement court dans la magistrature, même militaire ; il était sans précédent. Si l'on songe que ces requêtes auraient dû aller en Prusse, près de Rastenburg où étaient Hitler et Keitel, il est évident que les décisions furent prises par téléphone ou téléscripteur. Encore deux jours plus tard, l'avocat reçut l'avis selon lequel il lui était loisible de s'entretenir avec le condamné pendant dix minutes, dans la demie-heure précédant son exécution, fixée à 4 h. 30 le lendemain.

Une nuit de novembre 43 l'avocat s'en fut donc à la prison de Plötzensee, dans la Jugfernhede (Bryère des pucelles) de Berlin, où il arriva à 4 heures. Un prêtre était auprès de Wasner, quand il sortit de la cellule l'avocat pris sa place. Wasner était couché sur son bat-flanc, il portait un pantalon de treillis avec une chemise de toile et encore des galoches en bois aux pieds. Il avait des menottes aux mains qu'il tenait jointes. Ses larmes coulaient lentement. L'avocat lui dit ses regrets de n'avoir pas réussi à le sauver ; en ces jours-là une vie humaine ne comptait pas beaucoup. Wasner répondit : « Une vie ne vaut rien, mais j'espère aller au ciel, là-haut ». « Oui, certainement » dit l'avocat, puis Wasner reprit : « Dites à mon neveu que je n'ai pas peur de la mort et que je le salue de tout cœur ».

Alors six soldats, conduits par un sergent arrivèrent avec un magistrat. Wasner se leva, serra la main de l'avocat sans un mot. Le prêtre le prit par le bras quand il franchit la porte de sa cellule ; il précéda ainsi tout le groupe, par des corridors, un escalier, jusqu'à une porte en fer donnant sur une cour. Le bourreau et ses aides l'attendaient, à côté des « bois de justice », dans cette cour.

L'avocat ne passa pas la porte en fer. Il retourna chez lui ; en quittant cette porte, le gardien de service à cet endroit lui dit : « C'est pareil chaque nuit ».

Des historiens, des médecins et de nombreux auteurs ont écrit des ouvrages sur Hitler et se sont interrogés sur son comportement avec les femmes, avec lesquelles il eut très peu de rapport. Certains ont essayé de comprendre ses rapports avec Eva Braun, des rapports érotiques, notoirement et manifestement asexuels, aussi ses besoins de s'isoler, ses colères, ses impitoyables vengeances et ses impulsions malades visant à détruire des ennemis imaginaires. Il est resté une énigme psychologique et psychiatrique. L'avocat, pensant à Wasner, écrit : « Il me semble que les actes posés par le gamin de huit ans qu'était Hitler, contribuent à faire comprendre cet homme, qui fut peut-être intelligent, mais qui fut certainement un monstre. Je n'ai jamais douté de ce que Wasner a dit. Wasner était peut-être naïf, mais c'était un homme qui craignait Dieu ».

C'est une triste histoire, celle de Wasner. Aujourd'hui, à sa lecture, je trouve Wasner sympathique, j'ai de la pitié pour lui. Etre traité comme il l'a été, par son camarade de classe, il n'y avait qu'un Hitler pour le faire, celui qui personifiait l'injustice. Mais je retiens surtout que les divulgations de Wasner concordent étrangement bien, même parfaitement, avec ce que nous savons d'Hitler, et cela donne plus d'authenticité à son récit. Je suis fortement tenté d'y croire, tout comme Maître Güstrow, et comme beaucoup d'autres sans doute. Mon scepticisme ne résiste pas bien devant le fait qu'un homme est mort pour ne pas mentir. Enfin, comme disent les juristes, quoiqu'il n'y ait pas de preuve, il y a là un faisceau d'indices convergents tellement dense qu'ils agissent d'une manière plus convaincante que des preuves.

En outre, je pense qu'on ne devrait pas se référer à cette histoire en disant : « l'histoire du bouc », comme le faisait Maître Güstrow, bien placé pour connaître les vertus de la prudence au temps d'Hitler. Aujourd'hui, je proposerais qu'on s'y réfère plutôt par « le demi zizi d'Hitler ». (Et je vous laisse le soin de songer aux jeux de mots qui me viennent à l'esprit, mais que je ne puis décemment pas ajouter ici.) La personne même d'Hitler, moins la moitié de ce que vous savez, a joué dans cette histoire un rôle bien plus important que le bouc et la moitié qu'il a avalée, même si ce bouc est le seul à ne pas avoir pâti des suites de l'affaire, ce qui justifie ma proposition.

Extrait, par autorisation du recueil Belge, « Ceux du 1A ».

(a) Dietrich Güstrow est un magistrat retraité ; en 1981 il a publié ses souvenirs d'avocat à Berlin au temps d'Hitler sous le titre « Tödlicher Alltag — Strafverteilter im Dritten Reich ». (« Le quotidien mortel » ou « La mort quotidienne — Avocat dans le 3<sup>ème</sup> Reich ») chez Severin und Siedler à Berlin. Ce livre est un réquisitoire contre la justice d'Hitler, l'injustice organisée. Le cas Wasner n'est qu'un exemple parmi tous les autres décrits dans le livre.

30-04-1994 — LE JOURNAL DES COMBATTANTS

# LIGNE MAGINOT

Retrouvailles au Printemps de tous

## les anciens de l'ouvrage du Bois de Bousse (Moselle)

Le groupe Lorraine de Soldats de France — qui a déjà retrouvé le Lieutenant Gendre, plusieurs anciens sous-officiers et caporaux et Daniel Derveau qui avait dessiné la fresque « l'attaque de l'infirmerie » lance un appel à ceux du 162<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Forteresse, 153<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Position, 2<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> Génie pour les sapeurs, etc...

Le 16 mai 1993, M. JACOB, Maire d'Hestroff, remettait les clés de l'ouvrage du « Bois de Bousse » à M. Roger MULLER, Président Départemental des « Soldats de France ». Cette association patriotique devenait ainsi — à notre connaissance — la première du monde combattant à s'investir dans la restauration d'un ouvrage fortifié de la mythique Ligne Maginot.

Créée le 18 juin 1976 par l'Union Nationale des Combattants, l'Association « Soldats de France » a pour but, non seulement de maintenir le désir de paix et l'esprit de liberté, mais également d'entretenir le patrimoine historique militaire national. C'est dans cette optique que le Comité Départemental de la Moselle (groupe Lorraine) a participé en 1992 au débroussaillage des dessus de l'ouvrage du Hackenberg.

C'est sur une suggestion de Jean-Louis GOBY et Alain HONNADEL, qui ont découvert les fresques de la Ligne Maginot et également auteurs de « La Mémoire des Forts » (aux éditions Serpenoise, B.P. 89, 57014 Metz Cédex. Prix Herpin d'histoire de l'Académie Nationale de Metz), que le comité départemental de « Soldats de France » visita l'ouvrage du Bois de Bousse fin 1992. Celui-ci est propriété communale du village d'Hestroff, en Moselle (57320) et n'avait pas fait l'objet de mesures de sauvegarde, hormis le gardiennage assuré bénévolement par M. FANTIN, Adjoint au Maire. Impressionné par la richesse picturale des galeries de cet ouvrage et l'aspect humain de cette fortification, le comité décida de restaurer ce fort avec l'accord de la Commune.

### Champ de Manœuvre des enfants

L'objectif de « Soldats de France » n'est pas uniquement de réhabiliter un fort — un de plus ! — mais de préserver ses fresques de l'œuvre dévastatrice du temps et des vandales, de faire un musée des troupes de forteresse et d'établir un conservatoire des fresques militaires.

Après l'exécution de quelques travaux parmi les plus urgents (débroussaillage de l'esplanade de l'entrée, curage de l'égoût et éclairage provisoire des galeries), soldats de France organisa deux journées « portes ouvertes » au cours de l'année 1993. Ainsi les habitants des villages voisins ont eu la possibilité de visiter ce fort qui dormait depuis la fin de la guerre et qui, durant près de 50 ans, constitua le champ de manœuvres de prédilection de tous les enfants des environs...

Construit de 1930 à 1935 dans le cadre de la Ligne Maginot, ce fort est de moyenne importance comparé aux géants que sont les ouvrages ouverts au public : le Hackenberg, le Fermont et encore le Simserhof. Il ne comprend en effet que 4 blocs de surface reliés par des escaliers à un réseau de galeries souterraines de 832 mètres de longueur cumulée.

Situé en lisière de forêt, le « Bloc E » est l'entrée principale du fort. Il est armé d'une casemate de défense arrière et comporte le local radio de l'ouvrage. Un monte-charges le relie, 19 mètres plus bas, au départ de la galerie souterraine. L'armement principal d'infanterie (jumelages de mitrailleuses Reibel, canons antichars) est concentré dans les deux casemates de flanquement (Blocs 2 et 3). Une tourelle cuirassée à éclipse armée d'un jumelage de mitrailleuses et d'un petit canon de 25 mm assure la défense frontale. Le Bloc 1 abrite les yeux du fort, c'est-à-dire les « cloches » d'observation qui permettaient de repérer les objectifs et de régler le tir des canons de l'ouvrage d'artillerie d'Anzeling, son voisin à l'Est.

A signaler que la Commission d'Organisation des Régions Fortifiées (le maître d'œuvre de la Ligne Maginot) avait prévu deux autres blocs de combat qui n'ont pas été construits : une tourelle de mortiers de 81 mm et un coffre de contrescarpe. Ces organes ont été — selon les termes employés à l'époque — « ajournés » pour des raisons budgétaires.

### Le sabotage du 16 juin 1940

L'organisation souterraine, très richement conçue si on la compare à la modicité de l'armement, comprend une vaste caserne avec tout le confort moderne de 1930 (douches chaudes, cuisines électriques, chauffage par radiateurs électriques, air pulsé, etc...), une infirmerie et une centrale électrique. Les installations intérieures sont en bon état général, le mobilier relativement complet. En revanche, les cuisines et les installations téléphoniques n'existent plus, suite aux sabotages exécutés sur ordre, le soir du 16 juin 1940 lors du départ de l'équipage. S'y ajoutent malheureusement les dégradations et les vols commis récemment par des vandales : 300 mètres de câble arraché et « brûlé » afin de récupérer le cuivre, rupture du contrepoids du monte-charges. Le fort reçut également la visite de collectionneurs peu scrupuleux, soi-disant « amis de l'ouvrage » (sic) mais qui n'hésitèrent pas à emprunter quelques souvenirs... Les groupes électrogènes, bien que passablement rouillés, sont actuellement prêts à reprendre du service grâce aux bons soins prodigués par nos mécaniciens bénévoles et également grâce au matériel mis gracieusement à notre disposition par la S.A.D. (Société d'Application du Diesel, installée à Thionville).

Les travaux de restauration seront de longue haleine mais « Soldats de France » ne manque ni de courage, ni de volonté.

En 39/40, l'ouvrage était occupé par un équipage interarmes de 150 hommes commandé par le capitaine de réserve Pierre WOLFF (un messin bien connu, avocat au barreau de

Metz) et ensuite par le capitaine Henri RAMAUD (originiaire de Bordeaux), tous deux décédés. Les soldats portaient les écussons du 162<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Forteresse pour les Fantassins, du 153<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Position pour les Observateurs d'Artillerie, et des 2<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> Génie pour les Sapeurs.

Première anecdote : lors de la mobilisation générale, au reçu de leur feuille de route, des soldats se présentèrent à Bousse, petit village des bords de la Moselle près de Thionville, à 20 km de l'ouvrage ! A signaler que des gens mal informés font encore aujourd'hui cette confusion. Jusqu'en Juin 1940, l'ouvrage assura sa mission « On ne passe pas » dans l'ambiance de la « drôle de guerre ». A partir du 13 juin, les troupes d'intervalles quittèrent le secteur et se replièrent vers le Sud. Les ouvrages restaient seuls afin de masquer ce repli. Le 14 au soir, les troupes allemandes abordaient la position fortifiée et s'installaient dans les villages évacués. Les longues rafales de la tourelle de mitrailleuses repoussèrent les incursions nocturnes des assaillants et tuèrent le... cheptel qui vagabondait sur les dessus de l'ouvrage.

Le 16 juin au soir, le Capitaine RAMAUD reçut l'ordre de saboter le matériel et d'évacuer l'ouvrage. Avec la destruction des lignes téléphoniques, le contordre ne parvint jamais au PC de l'ouvrage. Lourdemment chargé et faiblement armé — seuls des FM avaient pu être démontés et emportés —, l'équipage partit à pied vers son destin, en direction de Nancy. Le 18 au petit matin, il fut encerclé à Pange par des troupes motorisées allemandes.

### L'avocat sabre au clair

Le Bois de Bousse jouit d'une certaine notoriété grâce à ses fresques dont la déjà célèbre « attaque de l'infirmerie », en couverture de l'album « La Mémoire des Forts » présentée à la télévision.

Cette scène humoristique et satirique, qui met en scène les officiers de l'ouvrage, a été imaginée par M. Daniel DERVEAU, un artiste-graveur très réputé qui habite actuellement à St-Malo et qui était alors soldat observateur au 162<sup>ème</sup> R.I.F. Le Lieutenant GENDRE, commandant en second l'ouvrage, l'a peinte et coloriée pendant l'hiver 39-40 sur un mur de la « popote » des officiers, à l'abri des regards indiscrets... Ce tableau représente le Docteur CARON (le jeune médecin du fort), allongé sur une table d'opération et rispoquant avec une pompe à bromure aux assauts des autres officiers de l'ouvrage. Au milieu d'eux, habillé en avocat et sabre au clair, le Capitaine WOLFF.

Il y a encore bien d'autres fresques comme les petits portraits humoristiques des officiers dans la popote et la série des « Mickey » dans le foyer du soldat. D'autre part, les galeries de la caserne souterraine ont été baptisées et portent les noms de grands Français comme CLEMENCEAU, PASTEUR, VAUBAN, ce qui est unique dans toute la Ligne Maginot. En outre, on peut lire de nombreuses maximes patriotiques tout le long des tunnels.

On sait que les fresques comme les tableaux sont très sensibles aux modifications d'hygrométrie, au gaz carbonique dégagé par les personnes et surtout aux éclairs des flashes. Dans un premier temps et afin de préserver l'éclat des œuvres picturales l'association « Soldats de France » a pris des décisions énergiques vis-à-vis des nombreux photographes et amateurs de fresques militaires qui se « Bousse-culaient » à l'entrée de la popote en interdisant les prises de vues. Dans un deuxième temps, il sera fait appel à des spécialistes en conservation de peintures murales.

### Un appel aux Anciens des troupes de forteresse et de l'ouvrage du « Bois de Bousse ».

« Soldats de France » a déjà pu retrouver plusieurs vétérans de l'ouvrage dont le Capitaine WOLFF (aujourd'hui décédé), le Lieutenant GENDRE et plusieurs anciens sous-officiers et caporaux. L'Association prie tous les Anciens de l'ouvrage et du camp de Bockange de se manifester en vue des « retrouvailles » qui seront organisées au printemps prochain.

Sont également recherchés :

- des documents et témoignages concernant l'ouvrage du Bois de Bousse et les autres ouvrages du secteur (Hobling, casemates d'Edling, ouvrages d'Anzeling et du Bérenbach).
- des photographies du 162<sup>ème</sup> R.I.F., du 153<sup>ème</sup>/163<sup>ème</sup> R.A.P. et du camp de Bockange.
- des témoignages sur les peintres-soldats de la Ligne Maginot.

En outre, qui pourra donner des renseignements sur le Docteur CARON, le S/lieutenant du Génie Bach, l'Adjudant SALAUN et les Sergents LEBRUN, DUPERRIN, DELPECH, LESAGE (observateur d'artillerie) ; MONTAIGU, BEAUMENIER et RASSON ?

Le retour des documents est assuré.

Les lecteurs intéressés pourront écrire au Secrétariat Départemental de « Soldats de France » (Fernand HACQUARD, 98 ter, Rue des Bouvreuils, 57290 Fameck) ou téléphoner à Alain HONNADEL (87 74 55 28 en soirée).

Alain HONNADEL.

Le S.F. (Secteur Fortifié) de Boulay avait pour Commandant le Colonel COCHINARD. L'ouvrage de Bousse est situé en sixième position sur une ligne de quinze forts, allant du Hackenberg (n° 1) au Mottenberg (n° 15). L'encercllement ennemi était opéré par les 95 et 117 I.D. de la Wehrmacht.

## ANNIVERSAIRE ET RETROUVAILLES

Au regard des grands anniversaires récemment célébrés, celui que je vous relate ici, apparaîtra bien modeste mais sa portée symbolique et la force des souvenirs qui l'accompagnent justifient l'évocation qui suit.

Le dernier dimanche de mai, aux frontières de l'Est bien connues des nombreux « troupiers » de 1939/40, les « Soldats de France » commémoraient le 1<sup>er</sup> anniversaire de la remise, à leur association, des clés de l'ouvrage de la Ligne Maginot « Bois de Bousse », sur la Commune de Hestroff, secteur de Boulay.

Ce fort, terminé en 1935, occupé en 1936, puis abandonné par les autorités militaires en 1974, a finalement été racheté par la Commune de Hestroff. En mai 1993 afin de le préserver de l'épreuve du temps et des vandales. Cette dernière l'a remis officiellement à l'Association des « Soldats de France ».

Rappelons que l'Association des « Soldats de France » a été créée en 1976 par l'UNC, et qu'elle se définit comme la consolidation en temps de paix, du travail accompli par nos soldats.

Cette grande cérémonie fut l'occasion de réunir civils, militaires, anciens du Fort et anciens combattants des différents conflits.

Après le dépôt de gerbes au Monument aux Morts de la Commune de Hestroff, tout le monde s'est rendu dans la clairière où est situé l'ouvrage pour une glorieuse levée des couleurs, précédée par le saut pacifique des paras du R.L.A. de Metz.

Cette cérémonie officielle permet, après cinquante-cinq ans, les retrouvailles d'une dizaine d'anciens « locataires » du fort. Tous très émus, la larme à l'œil, de revoir leur ouvrage qu'ils avaient dû, la rage au ventre, abandonner sur ordre.

De fait, l'évacuation eut lieu le 16 juin en fin de soirée, après le sabotage du matériel de la destruction du central téléphonique. Mais l'équipage n'alla pas loin, encerclé dans la région messine, il fut capturé le 18 juin. L'ouvrage était alors occupé par des soldats du 162<sup>ème</sup> RIF, des observateurs du 153<sup>ème</sup> RAP et par les sapeurs des 2<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> Génie, 150 hommes environ.

Avec les vétérans et guidé par un « Soldat de France », j'ai descendu les 111 marches (25 m sous terre) et parcouru les 600 m de la galerie Maréchal-Foch. Une partie de la galerie servait de réfectoire aux soldats. Mon voisin reconnut sa « table », et un ancien sous-officier chercha, en vain sa lampe à carbure, laissée dans la précipitation du départ.

En parcourant la galerie, j'ai pu voir la Chapelle, l'infirmerie et ses fresques humoristiques, le mess des officiers et le foyer du soldat. Partout, ces « soldats - peintres » ont laissé des traces très visibles de leur talent et de leur état d'âme.

Tel qu'il est, ce fort, désormais ouvert au public, permettra à toutes les générations, de s'imprégner de l'ambiance particulière qui règne encore dans cet ouvrage de la Ligne Maginot.

Les travaux déjà réalisés grâce au bénévolat infatigable des « Soldats de France » permettent de perpétuer la mémoire de tous ceux qui se sont battus en première ligne contre l'envahisseur allemand.

Officiellement invité, un trio de mussipontains de 1939/40 et de l'amicale des VB-X. A,B,C, a été honoré et heureux de participer à cette cérémonie commémorative.

Jean WEBER.

## Ressouvenirs de Campagne

Il s'agit ici de la Guerre 1939-1940 et, particulièrement, des combats de mai-juin qui succédèrent à neuf mois d'un silence armé, qualifié de « drôle de guerre » par ceux-là qui ne gelèrent pas aux rives du Rhin, ou ne tombèrent pas dans les activités de patrouille, chères au communiqué quotidien du G.Q.G., ou n'écorchèrent pas non plus leurs mains aux premiers barbelés de la captivité... L'arrière tenait bon, lui, et s'étonnait de cette passivité générale des armées... Quand soudain, le 10 mai, les choses changèrent. On se battit... en vain.

Au bout du compte de ce « Kriegspiel » inattendu, cruel, 100.000 de nos soldats étaient tombés au champ d'honneur, souvent après d'héroïques combats. Le seul encerclement des armées de l'Est, les unités de la Ligne Maginot comprises, rendues sur ordre, laissa à l'ennemi plusieurs centaines de milliers d'hommes. Leur acheminement vers l'exil devait laisser à ceux-ci des souvenirs amers, des souvenirs contrastés.

Ceux qui n'ont pas connu ces moments où la liberté vous est soudain enlevée, vous laissant seul, déboussolé, abandonné, ne savent pas l'humiliation...

Par groupes de 10, 15.000 ou plus, les hommes sont parqués. Privés de nourriture, de soins corporels, ils sont là sous la pluie battante, attendant, on ne sait quoi.

Les sentinelles hurlent des ordres, sans autre pointe d'humanité que celle de leur baïonnette. Le jour se lève, la pluie ayant cessé, le soleil apparaît qui va cogner dur pendant le trajet menant vers l'inconnu. Et curieusement, le troupeau se prend à espérer, il avance, « chante » pour oublier ou se donner du courage. Pourtant la souffrance est présente dans les rangs ; certains, peu habitués aux longues marches, peinent cruellement. Mais il faut avancer, vaille que vaille...

A l'horizon apparaissent des maisons, nous sommes en juin, la nature est belle, villes, villages de Lorraine ou d'Alsace se rapprochent : les habitants sur le bord de la route attendent le passage de leurs soldats, ils les encouragent de la voix et leur distribuent du mieux qu'ils peuvent — car les loups sont là qui guettent — boissons et vivres, et autres services. Instant d'humanité dans le temps de l'épreuve...

Le souvenir des prisonniers de guerre de juin 1940 à Sarrebourg, vient d'être rappelé par une Sarrebourgeoise dans un récit publié récemment dans un ouvrage collectif intitulé « Annexion 1940-1945 - Témoignage du Pays de Sarrebourg », et réalisé par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine - 7, rue du Château-d'Eau - 57400 Sarrebourg (format 21 x 29,7 - 254 pages).

En voici la teneur :

### Aides aux Prisonniers Français

En 1940 à Sarrebourg

Un long défilé de prisonniers fatigués par une longue marche forcée entre en ville empruntant la route de Lunéville... Les civils leur glissent, en cachette des gardes (qui laissent faire parfois) des sandwiches, quelques provisions... Les premiers nous disent : « Gardez-les pour les derniers, eux n'ont plus rien ! »

Les casernes se remplissent... pas de ravitaillement...

Aux fenêtres, les soldats essaient d'appeler des passants pour leur demander du pain (proposant de l'argent, des montres...) - certains malhonnêtes prennent sans contre-partie !!!!!

Avec la Croix Rouge (M<sup>me</sup> Georgette KRIER), nous allons, à pied et dès 5 heures du matin, emporter de grands panier d'osier pleins de sandwiches... un garde autrichien conciliant nous permettant d'entrer dans la cour de la caserne (actuellement casernement faisant face à la Cité Perkins), par un portillon discret près du Bois des Poupées. Une goutte d'eau... car les prisonniers sont si nombreux !

Ayant appris qu'ils allaient, sous peu, quitter Strasbourg pour les camps de prisonniers en Allemagne, certains essaient de s'échapper.

#### Exemple :

Dans l'après-midi d'un jour de l'automne 1940, devant le N° 18 rue Lupin, à Sarrebourg, deux prisonniers français (KG imprimé sur le dos) arpentent nerveusement le trottoir. M<sup>me</sup> TRAXEL les remarque... comprend vite... et les hèle (un membre de la Gestapo habitait au 1<sup>er</sup> étage !). Ils entrent furtivement...

— « Ce serait pour acheter des costumes civils... »

— Parlons franchement, vous pouvez nous faire confiance. Vous essayez de vous évader ?

— Oui !

— Alors enlevez vos uniformes, essayons des complets civils... »

Et l'un, le plus grand : Pierre NEGRI (Villa des Roses Saint-Pierre-le-Moutier, Nièvre), se vit gratifié d'un complet de M. Samuel LÉVY (qui avait fui la ville sans avoir eu le temps de reprendre son bien — M. TRAXEL étant tailleur) l'autre, Marcel qui travaillait avant la guerre dans une brasserie des Ardennes, trouva un costume à sa taille, costume de M. TRAXEL —

On cacha les uniformes sous le tas de charbon dans le réduit attenant à la buanderie. Et un conseil de guerre fut improvisé. Un ami de mon père : Jean OSWALD (qui habite aujourd'hui

d'hui Strasbourg), un cheminot (beau-frère de M<sup>me</sup> Louise THIRION, actuellement bouchère dans la Grand'Rue) qui passait par hasard, déclara être de service, très tôt, le lendemain, et être prêt à veiller de loin sur eux. Mon père donnerait son laissez-passer à M. NEGRI (il s'était vu attribuer un sauf-conduit pour aller acheter des tissus à Nancy). Marcel se cachait sous le train à l'arrêt frontière. On alla acheter deux billets pour Nancy le soir même, deux « aller-retour » pour induire en erreur les gardes frontières... Soirée et nuit fébriles.

Pierre dormit chez M<sup>me</sup> Veuve SCHNEIDER, 22 rue Lupin (maman de M<sup>me</sup> RIGAUD dont le mari fit passer de nombreux prisonniers plus tard et grand-mère d'Arlette BILDSTEIN), et Marcel, chez nous. Notre cheminot devait les prendre au passage. Marcel sortit par la fenêtre pour plus de précautions (Gestapo au 1<sup>er</sup> étage).

A la gare, de part et d'autre du guichet, des sentinelles allemandes, baïonnette au canon (il y avait eu beaucoup d'évasions cette nuit là !) mais point n'était besoin de cette haie d'honneur... on avait pris nos précautions la veille...

Le trajet s'effectua sans trop d'émotions paraît-il. Cependant un contrôleur zélé trouva bizarre que ce M. NEGRI « de Sarrebourg » ne parlât pas allemand... Marcel était censé rendre à l'ami de mon père ce laissez-passer si précieux... Il voulut le garder « en souvenir » ce qui nous inquiéta davantage, car il pouvait être repris et, sous la torture, on craque souvent ! Autre ennui : mon père n'osa plus demander de sauf-conduit... plus de papier, plus d'étoffes...

Ces deux soldats avaient un point de chute à Nancy... long silence. Puis, enfin, une carte datée du 2 septembre 1940 oblitérée le 3 septembre 1940 à Orléans grand soulagement pour nous. Cette carte représentait les Caves des Etablissements VIOLETTE à Vouvray (Indre-et-Loire) où Marcel avait sans doute retrouvé du travail...

Aucun signe de vie, plus tard, de nos deux protégés...

Sarrebourg, le 30 juin 1993, Texte de Andrée TRAXEL.

Cinq années après ces événements... Sarrebourg en Moselle devait être la première ville française à recevoir des milliers de prisonniers de guerre sur le chemin du retour. Les sentiments de nos compatriotes Mosellans étaient restés les mêmes. Ils avaient eux aussi subi le joug ennemi. Les uns et les autres se souvenaient... L'accueil fut chaleureux et généreux en tout, une fois de plus.

Si les P.G. encore vivants savent rendre hommage à leurs frères d'armes tués au combat dans ces dramatiques journées du printemps 1940, ils ont aussi à cœur de magnifier l'attitude de ces populations locales envers eux, alors que défaits, lassés et humiliés ils allaient sur les chemins de la captivité. L'ingratitude de quelques-uns ne saurait faire oublier l'immense et anonyme reconnaissance des autres.

P. DURAND - J. TERRAUBELLA.

## COURRIER DE L'AMICALE

(par Robert VERBA)

Je remercie tous nos amis pour leur fidélité et pour leurs dons. Je comprends leur retard pour le règlement de la cotisation car, pour la majorité, ce n'est pas de la négligence mais de graves ennuis de santé, pour eux-mêmes ou leurs proches qui en est la cause.

Nous vieillissons tous, mais nous n'y pouvons rien. Le principal est d'avoir le moral. Accrochons-nous et félicitons-nous de pouvoir bientôt fêter le 50<sup>ème</sup> Anniversaire de notre Libération. VIVE LA PAIX et réjouissons-nous de l'avoir vécue 50 ans en FRANCE, loin de cette maudite guerre qui a perturbé notre jeunesse. Bonne santé à tous et encore merci à :

**BRICOUT Joseph**, 49730 Varennes-sur-Loire.  
**CUVIER Jean**, 76270 Neufchatel-en-Bray.  
**M<sup>me</sup> BOUTIN Marie**, 35290 Guedillac.  
**M<sup>me</sup> DEMEILLERS Suzanne**, 76000 Rouen.  
**BLAISON Roger**, 88800 Norroy.  
**FURNIS Félix Joseph**, 95770 St-Clair-sur-Epte.  
**SOULIER Fernand**, 22000 St-Brieuc.  
**M<sup>me</sup> PASQUALI**, 13013 Marseille, en souvenir de son père PONTANA.  
**GARNIER Abel**, 26200 Montélimar, à qui nous souhaitons la bienvenue dans notre Amicale.  
**M<sup>me</sup> BAILLET Germaine**, 51390 Courmas.  
**M<sup>me</sup> BARACAND Yvonne**, 07450 St-Pierre-de-Colombier.  
**M<sup>me</sup> BECHOUX Marie-Claire**, B. 4100 Steraing (Belgique).  
**BELIN Adrien**, 86400 Linazay.  
**BERNE Maurice**, 25620 MALBRANS.  
**CANAVESIO Adrien**, 13400 Aubagne.  
**CATEAU Alban**, 79300 Bressuire.  
**CAUQUIL Marcellin**, 34330 La Salvetat-sur-Agout.  
**CHIEUX Edmond**, 08300 Rethel.  
**DARMANTE Henri**, 40180 Dax.  
**DE GAYFFIER Guillaume**, 02240 Ribemont.  
**FRACOU René**, 26200 Montélimar.  
**GAVOILLE Louis**, 71100 Lux.  
**HAMEL Jules**, 76000 Rouen.  
**LEMAIRE Maurice**, 60700 Pont-Ste-Maxence.  
**MARTEL René**, 49800 Trélaze.  
**MICHEL Pierre**, Maison de Retraite, 71800 La Clayette.

**NAPPE Michel**, 25140 Charquemont.  
**PAU Roger**, 75014 Paris.  
**POLMARD Robert**, 55300 La Croix-sur-Meuse.  
**M<sup>me</sup> POTHIER Renée**, 95250 Beauchamp.  
**PAPONEAU Marcel**, 47200 Marmande.  
**M<sup>me</sup> RAULT Arlette**, 14123 Cormelles-le-Royal.  
**RETIERE Pierre**, 44600 St-Nazaire.  
**ROUBILLE Joseph**, 63340 Vichet.  
**SIMONNEAU Robert**, 78150 Le Chesnay.  
**TRAINSEL Clément**, 59270 Bailleul.  
**TRINQUET Fernand**, 91610 Ballancourt, à qui nous souhaitons un Bon Anniversaire pour ses 93 bâtons !  
**VAN CORNEVAL Hubert**, 59260 Hellemmes.  
**BARANT Louis**, 59620 Aulnoy-Aymeries.  
**Abbé BOUDET Louis**, 64000 Pau.  
**FERRI Antoine**, 14000 Caen.  
**LAVALLEY Bernard**, 06110 Le Canet.  
**SAGUET Hubert**, 51240 Pogny.  
**VASLET Francis**, 35460 St-Etienne-en-Cogles.  
**HENRY René**, 54740 Haroué.  
**BRION Jacques**, 77300 Fontainebleau.  
**GEOFFROY Paul**, 88140 Contrexeville.  
**GUERRIER Albert**, 79100 Oiron.  
**PONTIER Léon**, 30100 Alès.  
**M<sup>me</sup> GALTIER Blanche**, 91330 Yverres.  
**DUMONT Paul**, 77310 St-Fargeau-Pontigny.  
**DUPRÉE René**, 91550 Paray-Vieille-Poste.  
**BOUDET Louis (Abbé)**, 64410 Meracq.  
**DUMOTTIER Ginette**, 92150 Suresnes.  
**DIDELOT René**, 88620 (...) illisible ici (J.T.) et inconnu au Code Postal !  
**JARRY Henri**, 36190 St-Plantaire (bon rétablissement et bon courage pour ton jardin...)  
Dans un « Lien » relativement récent, j'ai eu l'occasion de raconter ma rencontre, en milieu hospitalier, avec un ancien prisonnier de guerre allemand, demeuré en France après la guerre.  
Depuis, j'ai eu l'occasion de lui rendre visite lors de ses réhospitalisations, ce qu'il appréciait.  
Cinq ans après, il vient de me faire parve-

nir discrètement, par l'intermédiaire de son médecin cardiologue, une somme conséquente pour notre caisse d'entraide.

C'est un beau geste de camaraderie qui méritait d'être signalé en le remerciant vivement. (Le Bureau s'associe à ton remerciement).

Pierre DURAND.

« Vive le Foot » - 2 : lettre de COLOMB R. de Bobigny-sur-Bionne (45760) : « Suite à l'article « Vive le foot » signé DURAND à qui j'adresse mon cordial bonjour, j'ai cru me reconnaître sur la photo, 1<sup>er</sup> rang, au-dessus du teneur de ballon ?

« D'autre part, j'avais un copain qui chantait la chanson citée de P. DELMET et qui était avec moi au Kd... banlieue de Constance. Si c'est lui, il doit se rappeler de moi, qu'il me contacte, cela me fera plaisir, son nom, MOREUX, s'est effacé de ma mémoire... »

Note de J.T. à ce COLOMB : si ce MOREUX dont tu parles est le nôtre (à DURAND et à moi), voici son adresse : MOREUX Emile, 50, rue Gambetta, 58400 La Charité-sur-Loire.

Bienvenue au nouvel adhérent procuré par COLOMB : Marcel CAFFARD, 86 Roissy le Haut, Ormoy-Menney (91540).

LAVIER Roger au « séjour » chez son ami René PARIS... qu'il n'avait pas revu depuis 1975, nous informe du mariage de sa fille Marie-Christine avec Yves DUMONT, célébré à Asnières-sur-Seine, le 21 mai 1994. Nos meilleurs vœux à ces jeunes époux.

Lorsque vous nous adressez une annonce, un faire-part, etc... Veuillez nous dire si c'est à titre d'information (pour le Bureau) ou pour insertion dans le Journal. Ne nous reprochez pas si véhémentement les « loupés » qui peuvent se produire dans ce domaine. Et reprenez deux choses : votre courrier peut être traité à Paris ou à Pau — et, selon sa date d'arrivée, il sera inséré ou non dans le numéro du Journal en préparation, qui, rappelons-le, est bimestriel.

J.T.

### CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de :

**MILLOT Roger**, 71100 Chalon-sur-Saône.  
**THAUVIN Gilles**, 41500 Seris.  
**FERNETTE André**, 25200 Bethoncourt.  
**REYNIER Noël**, 12390 Rignac.  
**MONNIER François**, 71220 St-Bonnet-de-Joux.  
**JANIN Georges**, 25140 Charquemont.  
**CESAR Elie**, 38133 Arandon.  
**MARILLAUD André**, 79320 Moncoutant.  
**M<sup>me</sup> FIGNIER, Veuve d'Adrien**, décédé il y a 3 ans, 27700 Andelys.  
**DARCHIS André**, 92000 Nanterre.  
**BAILLET Robert**, 51390 Courmas.  
**BARACAND Joseph**, 07450 St-Pierre-de-Colombier.  
**BECHOUX Julien**, B. 41000 Seraing (Belgique). Il était Président de la Section des Anciens P.G. de Seraing, et est unanimement regretté.  
**BIEGANSKI Joseph**, 68280 Libremont.  
**JANIN Georges**, 25140 Charquemont.  
**POTHIER François**, 95250 Beauchamp.  
**RAULT Pierre**, 14123 Cormelles-le-Royal.  
**M<sup>me</sup> LENHARDT René**, épouse de notre ami René LENHARDT, est décédée le 4 juin 1994, à Neuilly-sur-Seine (92200).  
**HUITON Robert**, de Genève (Suisse) est brutalement décédé le 3 juin, après avoir été renversé par une voiture sur un passage piéton. Une correspondance s'était établie entre nous au cours de ces dernières années. Très discret, pudique, j'avais pu noter son amabilité et sa convivialité à l'égard de ses anciens camarades de captivité. Le dernier « Lien » a publié en page 1 le « Communiqué » qu'il m'avait adressé et qui témoignait de sa fidélité au souvenir de l'épreuve commune. (J.T.)  
**M<sup>me</sup> HINZ Nicole**, l'épouse de notre camarade et ami, Alphonse, d'Asnières-sur-Seine, est décédée le 24 juin dernier.  
**CHEMARIN Tony**, 42630 Regny.  
**ANCELOT Gilbert**, 41200 Villeherviers.  
**M<sup>me</sup> CLEMENT**, 93340 Le Raincy, nous signale le décès de son mari, le 30 mai dernier.  
**DE MALHERBE Jean-Charles**, Nantes, a le regret de vous faire part du décès de sa mère, survenu dans sa 102<sup>ème</sup> année, le 6 mai, aux Sables-d'Olonne. Elle s'est endormie dans son sommeil après une vie bien remplie : 10 enfants, 37 petits-enfants, 82 arrière-petits-enfants et 6 arrière-arrière-petits-enfants. « Une centaine de ses descendants a pu l'accompagner à sa dernière demeure. »  
**GROSS Camille**, 78800 Houilles.  
**DUALÉ Justin (Stalag 10 B)**, 32290 Sabazan, décédé le 10 juillet 1994. Notre ami Pierre DAROT représentait l'Amicale aux obsèques.  
A toutes les familles citées dans ce carnet noir, l'Amicale et son Bureau présentent leurs plus sincères condoléances, et les assurent de leur amitié P.G.

# TOURLOUSINES

## CHAPITRE XIV

### RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

*La guerre... Elle est là... Silencieuse, sournoise, prête à bondir au moindre relâchement... A la plus petite inattention. Elle oblige, quelquefois, à l'affabulation pour être pris au sérieux par les incompetents ou les matamores du tableau d'avancement.*

... A proximité de la baraque, se trouve un emplacement de fusil mitrailleur mal terminé... Plus loin, à l'extrémité de la clôture, une sorte de mirador pour sentinelle, cible merveilleuse pour l'adversaire, et dont la vulnérabilité, dans un tel contexte, frise l'inconscience.

Tout autour, les arbres de la clairière sont criblés de balles, d'éclats de grenades, au-delà, la neige est maculée de tâches noirâtres, mais sans la trace de piétinements qu'auraient inmanquablement laissée d'éventuels attaquants.

Les hommes de l'avant-poste, volubiles, commentent les faits. Ceux du corps-franc sont circonspects. Il est indubitable, vu la densité des arbres à cet endroit, que les gardiens de ce point d'appui ont lancé, sans discontinuer, des grenades qui, se cognant aux troncs et aux branches, retombaient à quelques mètres d'eux. Ils ont eu de la veine de ne pas se blesser. La commission d'enquête doit penser la même chose. Le Capitaine arrogant, sans doute le plus ancien dans le grade le plus élevé, s'approche du Sergent commandant le poste, et lui crie goguenard :

— « Alors ! Il paraît que l'on a rêvé, cette nuit ?... »

L'autre répond, avec un accent qui fleure bon le pastis et l'aïoli.

— « Vé ! Mon Capitaine, on n'a pas rêvé. Té ! Demandez-le un peu à ces deux-là ; ils parlaient tranquillement, quand une balle leur est passé sous le nez... »

L'officier a un sourire ironique.

— « Oui !... Oui !... Alors, vous avez répondu ?... »

— « Eh ! Pardi !... Mon Capitaine !... Même qu'on n'y a pas été de main morte !... »

Pour ça, on peut lui faire confiance, ça se voit.

— « Ils étaient près ?... »

— « Quinze mètres... Même que celui-là il a vu la flamme... »

Le Capitaine se tourne vers « celui-là », un petit barbu tout brun qui n'en mène pas large et n'ose répondre quand le trois ficelles lui demande si c'est la vérité... Un grand costaud, à ses côtés, le fait à sa place :

— « Vé !... Bieng sûr !... J'étais avé lui !... »

Mais le Capitaine regarde toujours le petit noiraud, il laisse tomber, à l'intention de son « Etat-Major » :

— « Il n'a pas l'air bien brave, vous ne trouvez pas ? »

Aussi sec, tous les autres opinent... Eux non plus ne brillent pas par le courage. Puis tout le monde se dirige vers l'endroit désigné... Chacun y va de son petit commentaire... Le deuxième piston, qui ressemble à un fagot de bois attifé d'un uniforme, sort, de sa poche, un appareil photographique. Il prend des clichés, des angles, des perspectives. Tout le monde tripatouille ici et là, histoire de se donner une contenance ; mais personne ne semble voir les chargeurs rouillés, incapables de fonctionner. Les munitions qui traînent un peu partout. L'état d'épuisement nerveux de ces hommes sur une position éminemment précaire. Pas plus que la mauvaise disposition du réseau de barbelés. Non, ce que les membres de la Commission voient, c'est le Capitaine présomptueux autour duquel ils s'empressent dès qu'il y a le moindre obstacle sur sa route, le plus petit éboullis à escalader. L'autre péroré, fustige les hommes dépeñillés du fortin, leur affirmant qu'ils n'ont jamais été attaqués. C'est sans doute vrai, mais il y a la manière ; la sienne est insultante.

Enfin, après avoir contesté, jaugé, nié, condamné, raillé ; l'Officier quitte les lieux en étalant sa compétence :

— « Vous savez, leurs balles traceuses, ce n'était sans doute que des projectiles ordinaires échauffés... »

Antoine se remémore l'histoire du berger qui criait « aux loups » pour s'amuser et, ensuite, n'était plus cru, quand c'était vrai. Il se dit que, la prochaine fois, ces pauvres types n'oseront peut-être rien faire lorsqu'ils seront réellement attaqués... Qu'ils risqueront sans doute la mort parce qu'on ne les aura pas compris, rassurés, conseillés... Kirche marmonne, en pétard contre ces Officiers :

— « Peignent culs ! J'te dis, tous des peignent culs !... »

Les autres font semblant de ne pas entendre, ils savent que les corps-francs ont l'oreille du Colonel.

En revenant à leur poste, nos cinq vadrouilleurs sont de nouveau appelés pour assurer la protection d'un... Général !... Ça les épate plutôt, car un Général, au devant des lignes de fortifications, c'est aussi rare qu'un kilo de caviar dans la gaitouse d'un chiftir... Ils y vont, et tombent sur une superbe

doze chevaux à la carrosserie aérodynamique... Superbe, elle est, la bagnole luisante, rutilante, pimpante, imposante, attirante. On sent que son chauffeur n'a que cela à foutre, la bichonner toute la journée. Ses roues sont munies de chaînes, car il ne faudrait pas qu'un aussi bel engin déraper et déverse son précieux contenu... Tiens ! Justement, le susnommé, le voilà !...

C'est un « Corps d'Armée »... De la grosse légume... Quatre étoiles il arbore sur chaque manche... Des en or, son képi dégouline de feuilles de chêne étincelantes. Le tout enjolivant un magnifique uniforme beige foncé. Il a intérêt à se mettre en valeur, parce que ce qui reste après ça, n'est pas tellement jojo. Un vieux bonhomme rabougri s'avantant, péniblement, appuyé sur une canne que des mains maigres et osseuses semblent avoir du mal à tenir. La sentinelle lève son mousqueton en deux temps pour présenter les armes. Antoine reste les mains dans les poches. Dès que l'officier supérieur s'est éloigné, le factionnaire lui dit :

— « Tu ne salues pas les généraux, toi ?... »

— « Moi, pourquoi ? Je l'connais pas, ton mec !... »

— « Dans le fond, t'aimes pas les chefs ? »

— « Ce sont peut-être les chefs qui ne m'aiment pas. Celui là, je ne sais pas ce qu'il a fait pour arriver où il est, pourquoi veux-tu que je lui accorde une marque de respect particulière, on est tous dans le même bain, pas vrai ? Fais gaffe ! Le voilà qui radine !... »

Le Général, il engueule l'Officier du poste de commandement ; d'une voix chevrotante, cassée, craquelée, chuintante parce que... Il n'y a pas de sable sur le sol, et qu'on se salit les chaussures dans la boue.

Décidément, non ce n'est pas lui qui gagnera la guerre !...

Les vagemestres, planqués dans les abris, ne sont pas très chauds pour apporter le courrier aux hommes des positions avancées. Ayant appris que cela faisait deux semaines qu'ils ne recevaient rien, le Colonel DUTILE, Commandant le 23<sup>e</sup> R.I.F., pique une colère et menace de foutre tout le monde au trou, puis s'exclame :

— « Eh ! Bien, moi, je vais aller leur porter aux petits gars !... » Car, parmi tous ces officiers, il y avait tout de même de braves gens. Les lettres, pour un soldat, c'est toujours un moment de détente indispensable. Celui où il reprend sa vraie personnalité durant quelques minutes, où il se retrouve avec des personnes qu'il n'a jamais oubliées. Notre titi contemple le tas qu'on lui a remis. En voici une de son parrain de guerre qui lui dit : « Vous êtes une chîée à m'écrire, alors, je fais un coup crapuleux, et vous répondez tous à la fois avec des cartes que j'ai achetées à un clodo de Pantruche. » René BRECHT affirme qu'il a pris une cuite de première en arrivant à Nancy... MALARD lui adresse trois petits cochons en le priant de faire le quatrième.

Le Marquis lui adresse la photo de son couvent, en Touraine. Même le Lieutenant LACHÈRE qui se fend d'une babillarderie par laquelle il l'informe qu'il en a pour quarante-cinq jours à l'Hôpital Doumergue de Nîmes, ce doit être les remords. Son dabe l'entretient des difficultés de l'existence (tu parles !). Sa mère lui conseille d'être prudent. Son ami d'enfance Jean VESTE, devenu sous-lieutenant toubib militaire, lui confirme qu'il se trouve quelque part dans le Pas-de-Calais. Et même la petite canadienne, avec laquelle il correspondait en temps de paix, a retrouvé sa trace dans les méandres des secteurs postaux et de la censure. Quand le cœur fouine, peu de choses lui échappent.

— « Bon, les enfants ! Il faut aller encadrer un ravitaillement. Blavien, Kirch, Lutec-Citron, Vraid préparez-vous ! »

Les gars renaudent :

— « Encore ? Ils nous les brisent ! On en a ras les joyeuses de jouer les nourrices ! »

Une fois de plus, c'est le Caporal-Chef HUZDIGUEUR qui les encadre. Eux, c'est plutôt lui qu'ils ne peuvent pas encadrer. Les voici donc partis vers le poste K. Protégeant des éléments du 126<sup>ème</sup> R.I.

La route se fait pratiquement sans incident, en dehors du moment où le crabe chef ayant voulu tâter de son autorité auprès de Lutec-Citron, s'est vu alpaguer au colbac par celui-ci :

— « Dis donc, ducon, tu la fermes ta gueule, ou je te fais une grosse tête ?... »

Les trouffions du 126<sup>ème</sup> n'en reviennent pas, ils regardent ces énergumènes avec un peu d'admiration, sûr qu'ils ont eu souvent envie d'en faire autant.

Voici le poste K. Il est beaucoup plus important que le poste I précédemment visité. Les barbelés sont mieux dis-

posés, et la baraque quatre fois plus grande. L'intérieur est doublé de paille et de toile. Douze hommes l'occupent. Ce sont des méridionaux. Eux aussi brodent sur une histoire d'attaque de nuit et, avec la même faconde, en rajoutent. Ce coup-ci, la première balle, au lieu de passer entre deux hommes, a tout simplement coupé la cigarette d'un zingue en train de fumer, ce qui, dans l'obscurité, n'est évidemment pas recommandé. Même que le Capitaine prétentieux est venu les féliciter. Ils doivent mieux savoir raconter.

Soudain on entend des cris :

— « Eh ! bè, il y a le feu !... »

— « Boudiou ! Eh ! Oui, regarde la flamme !... »

Effectivement, des flammèches virevoltent dans l'air, sortant de la baraque. Cela s'intensifie rapidement ; l'incendie a la vie belle dans cet amoncellement de bois, de paille, d'étoffe, de papier goudronné. Les types du poste contemplent cela hébétés. Antoine, exaspéré par ce comportement, court à la baraque, attrape une pelle qui traînait là, et commence à projeter de la neige à la volée. Les autres corps francs en font autant, avec tous les récipients qui leur tombent sous la main, sous l'œil des soldats ahuris. Tout à coup ! l'Adjudant qui les commande se précipite à l'intérieur. Ah ! Enfin ! Un brave ! Il ressort rapidement avec sa musette personnelle. La vache !...

— « Bon Dieu ! Où sont vos munitions ?... »

Hurle KIRCH à l'adresse du sous-off qui ayant récupéré son bien, semble se foutre complètement de la suite des événements.

— « Eh ! Bé, elles sont dedang ! »

Répond paisiblement l'un des pauvres bougres. Ça, alors ! Ou bien ces zigues ont un sang froid extraordinaire, ou bien une fabuleuse inconscience ; car, avec ce qu'il y a dans la bicoque, tout le monde peut sauter à cent mètres à la ronde : des balles, des fusées, des grenades, des obus. Plus les papiers du poste et le téléphone pour avertir le commandement. KIRCH s'engouffre à l'intérieur suivi de Vraid et d'Antoine. Dans la fumée opaque et suffocante, ils distinguent les caisses, les agrippent, les traînent sur le sol tandis qu'au dessus d'eux, des brindilles enflammées tombent sur leurs casques. Arrivés dehors, ils aspirent à pleins poumons, tandis qu'harcelés par Huzdigueur et Lutec-Citron qui continuent à jeter de la neige sur le foyer, quelques hommes commencent à s'agiter. Ce n'est pas simple. Ils se démènent, courent, hurlent, gesticulent et se bousculent mutuellement. Kirch et Vraid, qui ont découvert de grandes bâches, les jettent brusquement sur le feu pour l'étouffer. Ils obtiennent d'excellents résultats, leurs camarades en font autant bientôt, il n'y a plus qu'un peu de fumée qui, elle-même, s'étirole et disparaît. Ouf ! Ils ont eu chaud !...

C'est alors que l'Adjudant se précipite dans la maison pour récupérer les papiers du poste. Il est presque temps. Maintenant les trouffignes rient, se congratulent, lancent des plaisanteries.

— « Té ! Tu te rends compte ? Fente de pute !... »

— « Peuchère ! Qué histoire !... On allait sauter comme des crêpes !... »

— « Vé ! C'est fini la Chandeleur, bagasse !... »

Cette fois-ci, ce sont les gars du Corps Franc qui sont épatés. Déjà, ils n'existent plus pour ces hommes qu'ils viennent de sauver. Ces derniers vont arranger les faits à leur avantage. L'Adjudant, détendu, explique aux soldats du ravitaillement qu'il attend son galon de Sous-Lieutenant. Ils ne seront pas fauchés ceux qui vont récupérer une telle gradaille. La sentinelle a repris sa faction pour y faire. De la sculpture, tout cela est déconcertant. Nos combattifs se sentent de trop, ils repartent, éccœurés.

Le Caporal-Chef Nitrich, un grand blond du nord, toujours très calme et correct dans n'importe quelle circonstance, travaillant, dans le civil, à la S.N.C.F., pénètre dans le cantonnement et interpelle nos « loupiots » :

— « Dépêchez-vous de manger... Nous partons à Sheibenhard. Il semblerait que, là-bas, nous allons avoir le baptême du feu. »

Ah !... Quelle aubaine !... Du coup, les biftecks sont vite avalés, l'uniforme ajusté, les cartouchières fixées, le casque mis, les armes attrapées. Tous se rejoignent dans la rue, et l'on part vivement en direction de la friserouterie. Voici les grandes tentures qui séparent la France de l'Allemagne. Le groupe les dépasse, puis ce sont les barbelés de limite. Avec quelques guitounes cafeutrées. Leurs occupants avertissent les corps-francs qu'ils ont été mitraillés la nuit précédente. Il faut redoubler de prudence.

Le Lieutenant qui a pris le commandement explique la mission. Il s'agit de laisser croire aux Allemands, installés à moins de cent mètres, que l'on construit un poste plus avancé. Ces derniers, si l'on en croit l'officier, essaieront de s'y opposer ; ou, tout au moins, viendront, la nuit prochaine, voir de quoi il retourne. C'est à ce moment-là qu'on les attendra. Si tout va bien, avec le programme complet des « réjouissances » : accrochage, combat, prisonniers, citations, décorations et permes à la clef. On peut toujours rêver.

Naturellement, tous les gars sont heureux comme une mouche qui aurait trouvé un piège à vinaigre. Ils ont même tendance à avoir la satisfaction un peu trop sonore. Le Chef SCHMIT est obligé de réfréner leur ardeur, car ils s'engagent, maintenant, dans la partie la plus dangereuse.

## CHAPITRE XV

## RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

*Lorsque, en temps de guerre, on parle du « théâtre des opérations », l'image s'apparente à la réalité. Il y a une espèce de crescendo nécessaire à la mise en condition des personnages. Le drame se joue et les acteurs en semblent inconscients.*

*C'est, du moins, l'impression donnée par certaines unités.*

Les mines, chasse-trapes, traquenards de tous poils pullulent. Ils ont appris à crier — « Hände Hoch !... » qui veut dire — « Haut les mains » pour le cas où ils tomberaient sur un fridolin. Les voilà au poteau sur lequel on lit : — « Attention ! Frontière » et — « Achtung : Grenze »... C'est de plus en plus sérieux. La provocation commence. Ils empruntent un labyrinthe de chicanes. Franchissent des ruisseaux. Et abordent un bois faisant partie du No man's land. Maintenant, le péril est des deux côtés. Il ne reste plus qu'un étroit chemin de repli. Il ne faudra pas se tromper en l'amorçant. Voici l'orée, un petit pré. Et la Lauter qui fait une courbe les entourant. En face d'eux, tout près, ils ont le réseau de barbelés teutons, les blockhaus de ces derniers ; et une sentinelle tudesque qui monte la garde sans les apercevoir.

L'emplacement surplombe un village. Il serait, évidemment, très redoutable, pour les chleus, de laisser les français s'installer sur une telle position. Une légère pluie fine se met à tomber. Antoine protège la culasse de son fusil mitrailleur avec un chiffon.

— « Allons-y, les gars !... »

Tout le commando, auquel on a confié des haches, se met en devoir d'attaquer les arbres. Cela leur donne le double avantage, si l'on peut dire, de faire un bruit alertant l'adversaire, et de recevoir, sur la tête, la neige commença à fondre. Les frisés ne bronchent pas. Leur sentinelle reste calme à son poste. De temps à autre, elle désigne, du doigt, à un vague gradé, le phalanstère en action. Le deutch téléphone doit fonctionner. Ce ne sont pas des turlures à se mouiller sans biscuits à la cuiller. Le corps-franc se montre de plus en plus ostensiblement. Antoine contemple la Lauter. Voilà qui serait un drôle de truc pour épater la galerie. Se vanter de l'avoir touchée. En pleine guerre, à cinquante mètres des tonduis !... Doucement, il se met à ramper, une vaie couleuvre. Il se glisse le long du talus. Utilise le feuillage. Puis une borne, un arbrisseau, il arrive ainsi, en reptation, jusqu'à la rivière. A quelques pas, se trouve la sentinelle alboche qui ne l'a pas vu. Il avance encore un peu. Son bras au-dessus du vide. Il allonge, ça y est !... Sa main est dans l'eau, le courant, très rapide à cet endroit, fait un léger clapotis. Le soldat allemand se tourne de son côté. Antoine n'ose plus bouger. La moitié du corps au-dessus de l'onde, il se dit qu'il lui restera la solution de se laisser grimper dedans si l'autre tire. Mais non, le chleu repart dans l'autre sens.

Notre gamin se dit que ce n'est pas la peine de charrier les nôtres, eux non plus n'ont pas des cadors. Il se coule à nouveau dans les herbes enneigées tout en jubilant. Il n'y en a pas beaucoup, à l'époque, qui pourront se targuer de son exploit. Une salve d'applaudissements ça mérite. Et dire que pas un journaliste, pas un quémendeur d'informations n'en parlera. Pas la moindre petite babiole, au revers du veston, ne le récompensera. Il s'en tape.

Le Lieutenant qui s'était absenté (sinon ce qui précède n'aurait pu avoir lieu) revient avec le Corps-Franc du 126<sup>ème</sup> R.I. Ils ont six fusils mitrailleurs, rien que ça ! L'Officier annonce à ceux du 23<sup>ème</sup>, qui se sont cloqué tout le boulot, que ce sont les nouveaux arrivés qui participeront à l'embuscade de la nuit. Nos lascars sont en pétard. « C'était bien la peine de prendre autant de risques pour ces moules à gaufre !... » qu'ils braillent. Frustrés, ils sont, les paladins des marrons chauds. La seule chose qui les console, c'est qu'ils n'y croient pas épais au plan du deux ficelles. Ils se disent que les autres ne seront pas assez jobrils pour se faire entuber dans ce truc à la mie de pain. De fait, ils ne viendront pas.

Vers onze heures du soir, Antoine, qui s'était couché ; entend, dans la pièce voisine, des bruits de verres cassés. Ça cogne dans les murs, se bouscule, pousse des hurlements, des grognements sourds. Une véritable tuerie on dirait. Il fonce à la rescousse, imaginant une attaque toujours possible de leur cantonnement, avec les corps à corps qui s'ensuivrait. En vérité, ce sont cinq hommes qui se cramponnent à un sixième à terre. C'est Gillefat, il s'est trop empiffré de schnaps, et pique une terrible crise de délirium tremens. Affreux il est à voir, complètement raide, les muscles saillants, le squelette secoué de spasmes, les yeux exhorbités, la bouche contractée par un rictus inhumain, un vrai monstre s'est décomposé. Il flaque de grands coups de tête dans le plancher qui ne lui a rien fait, mord des aminches qui le cramponnent. Ce ne sont pourtant pas des demies portions. Des minutes désespérément longues s'écoulent ainsi. Et puis, il s'affaisse, ce n'est plus qu'une loque que l'on jette sur un sommier. Toute la bande est épuisée. Un des gars sort pour vomir. Il est suivi d'un second. Puis d'un troisième, mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? Ceux qui sont restés à jeûn, à cause de leur garde de nuit, comme Antoine, Kirche ou Vraid, essaient de les soigner. Pas facile, ils ne disposent d'aucun médicament adéquat, et ne tiennent pas à avertir le toubib du 126<sup>ème</sup> qui risquerait de vouloir savoir des choses qui ne le regardent pas. Le Caporal Gender, qui s'est constitué une petite pharmacie en farbouillant dans les maisons abandonnées, leur administre un huitième de véronal. Le barbiturique

calme leurs douleurs, encore que l'un d'eux pique une crise de fois pas piquée des hannetons, et se roule, lui aussi, sur le sol qui n'a jamais dû être aussi bien essuyé. Et puis voilà l'épileptique qui remet ça !... A nouveau tout le monde lui saute sur le râble. Fou furieux il est, on écarte les armes de son champ de vision. Du coup, Gender ne se mouille pas en acide diéthyl. Le Gillefat, il en crèvera peut-être, mais il ne fera plus chier le monde !... Et puis, chacun s'endort.

Dans la pièce de garde redevenue calme, Kirch et Antoine montent la garde près du poêle rougeoyant, tout en se bourrant de morceaux de filets propres à gaver deux mille chinois en période d'abondance. C'est le résultat d'une chasse à la vache qu'ils ont réussie en prenant des risques énormes, sous le tir des frisés qui ne veulent pas qu'on leur barbote leur garde-manger à pattes.

Le douze mars, la Finlande capitule. Elle doit faire des concessions énormes pour sauver son indépendance.

En France, on attend, on ne sait pas quoi, mais on l'attend.

— « Bon Dieu ! Quand c'est-y qu'on leur rentre dans le lard ?... » braillent Antoine et ses copains exaspérés par cet immobilisme. Pour les calmer, on décide de les envoyer au repos à Soufflenheim. Aïe ! Aïe ! Aïe !... Qu'est-ce qu'on a fait là !... Cette fois-ci, ce ne sont plus les débutants du début qui déboulent sur le patelin. Chicoreurs comme vingt marlous auxquels on aurait piqué les gerses. Soiffeurs comme cent mille éponges grecques, ils tombent sur le bled kif kif Gengis Khan et Tarass Boulba réunis. C'est le ravage sur la grande échelle. Surtout que, maintenant, ils ne se tabassent plus entre eux, ils ont trouvé un ennemi commun. Tous les autres !... Comme les autres en question, en dehors de quelques têtes de bois, ne sont pas dingues ; ils mettent les adjas dès qu'ils voient arriver cette bande de siphonnés. Même les english se tiennent à carreau. Eux qui étaient arrivés avec leurs baignoires, leur thé et leurs sticks en toque. Tout ça passe par les fenêtres, rayon courants d'air à la vitesse grand V.

Des typhons c'est des cyclones convergents, des ouragans vachards. Pire qu'un ministre des finances payé à pourcentage. Au bout de quatre jours de cette existence désordonnée, le haut commandement local se dit que s'il veut retrouver la ville intacte il est préférable de renvoyer ces forcenés à la riflette.

Trente-cinq bornes à pincas on leur fait faire, pour les calmer, incommensurablement durable c'est, avec tout, le barda sur les omoplates ; un truc à faire caner un stakhanoviste hyper entraîné. Pourtant, eux, ils prennent ça à la bonne. C'est la marche de l'amitié. Ils ont appris à s'apprécier durant ces quatre-vingt-seize heures. Pour un peu, ils se prendraient pour un élément à part, une élite, ils s'entraident, se soutiennent, les traînards sont attendus, requinqués.

C'est ainsi que vouëtés, déséchés, ils arrivent à Lauterbourg.

Une fois de plus, ils sont dans une ville en pointe avancée. Une presque île dans le territoire allemand, une enclave. Les chleus sont en face, à droite, à gauche, partout ! Ça promet !... Pourtant, la localité est jolie, presque agréable comparativement à tout ce qu'ils ont vu jusqu'à présent. C'est coquet, les maisons sont superbes, les rues propres, l'ensemble rustique curieux, original. Le panorama alentour magnifique, un paradis quoi !... Une seule ombre au tableau, la plupart des maisons ont leurs toitures ravagées par les bombardements. Ordre est donné d'installer les pièces de repos dans les caves.

Le cantonnement attribué au troisième groupe est une ravissante propriété équipée en style, avec des meubles massifs, des tentures épaisses, des papiers muraux de bon goût ; et ornée de mille bibelots dénotant une distance de bon aloi. La cave est très bien agencée. Très claire avec un sol dallé et les murs passés à la chaux.

Immédiatement, les hommes y installent deux poêles, puis partent pour l'inévitable drague des ustensiles indispensables, tout en prenant garde aux pièges, traquenards, embûches, minenwerfer. Car dans ce domaine, l'imagination des frisés est aussi fertile que celle de nos troubades.

Les soldats, au front, ont un sixième sens très réceptif, ils ont appris par l'expérience, à renifler l'éventuel pépin. Antoine dans sa quête, tient sa péttoire sous le bras gauche, il a pris l'habitude de tirer très vite de cette manière, au moindre mouvement insolite, ça se déclenche et, justement, cette fois-ci l'impondérable se présente sous la forme d'un Capitaine d'Infanterie.

Parce que, quand même, vous pensez bien, la « déniche » comme ça, dans les turnes, ça n'est pas permis dans le règlement. Remarquez qu'avec les deuxièmes classes, les propriétaires des lieux ne risquent pas grand chose. A part déplacer quelques objets de cette façon, d'un cantonnement à l'autre ; que voulez-vous qu'ils fauchent ? Fouillés, auscultés, examinés partout où ils passent, avec

un havresac déjà archi bourré par leurs affaires personnelles, ils n'ont vraiment pas l'occasion de provoquer de grands dommages. Le plus dangereux pour les maisons, c'est l'encadrement qui dispose de véhicules pour trimballer les « acquisitions ». Dans les soirées bellicistes, on en conte de belles sur son comportement. Pas besoin de pelles à gâteaux ni de ramasse-miettes il a, on dit que des batteries de cuisines complètes se cavalent ainsi. Des meubles, des tableaux, des accessoires de toutes sortes. Alors ! comme il faut bien trouver des coupables et faire des exemples pour prouver que « c'est pas moi c'est l'autre » ; on essaie de s'offrir, par-ci par-là, un deuxième bibi en mal de curiosité. Surtout qu'on leur a boni, inscrit, clamé, affiché : — « Le pillage sera puni de la peine de mort ». On ne peut tout de même pas fusiller un kébour, ça la fouterait mal dans les soirées mondaines.

Antoine, le Pitaine, il le voit entrer, à pas feutrés, dans le reflet d'un miroir.

— « Qu'est-ce qu'il vient me faire chier ce con ?... »

Qu'il se pense. Pour se rendre compte, il monte, à pas de loup jeune et rapide, les escaliers recouverts de tapis. L'autre farfouille dans les pièces du rez-de-chaussée. Puis, en matant par dessus la rampe, notre jeunot le voit qui monte à son tour, toujours aussi doucement, mais la main armée d'un petit pétard six-trente-cinq. Cela devient plus inquiétant. Notre goguenard amorce la montée d'un étage supplémentaire, pendant que l'officier examine le premier. Peut-être va-t-il partir ? Je t'en fous ! C'est un têtù, un opiniâtre, il le veut son falot lugubre, son poteau des matins blêmes. Il attaque une nouvelle montée. Antoine file en douceur. Une échelle mène à une trappe qui donne dans le grenier. Il s'y infiltre subrepticement. Sous lui, il entend l'autre fureter. Le voilà qui, lui aussi, emprunte l'échelle. Il a tort.

— « Tant pis pour sa gueule !... » murmure notre fiston en sortant, de dessous sa vareuse, un pétard énorme. Pas du dérisoire. C'est un maous qu'on leur a cloqué aux tabasseurs. Un qui vous fait un trou grand comme une porte cochère par devant, et comme le pont de l'Alma par derrière.

Il voit la trappe se soulever. Doucement, doucement, le képi apparaît. Puis la trombine blafarde du Pitaine, et un peu de ses épaules. Le regard de l'officier rencontre celui d'Antoine. Il y lit la détermination. Il voit aussi l'énorme engin braqué dans sa direction. Il doit concocter rapidos :

— « Qui dira à moman que c'est un jeunot que tu voulais faire aux pattes qui t'a creusé un gouffre de Padirac dans la caboche ?... »

Au front, on ne fait pas d'autopsie. On pensera que c'est une patrouille allemande qui l'a trucidé. C'est bon. Il a pigé. Courageux mais pas téméraire, sa tête disparaît. La trappe se referme, toujours aussi doucement. Et puis, c'est le silence. Dix minutes après, Antoine se retrouve avec ses copains.

Ce jour-là, l'aumônier se pointe.

C'est une espèce de grande sauterelle qui ne semble pas faire dans l'humilité purificatrice. Il est entouré d'un bataillon de gradailleurs courtisans qui essaient dans la préciosité. Pour la circonstance, on a réuni tous les gars du corps-franc dans une pièce du cantonnement pas trop exposée. Le soutanier n'a pas la manière. Il a un baratin à leur sortir, mais sa postiche ne cadre pas avec des zigotos de cette espèce. Il y met pourtant de la bonne volonté en essayant de leur expliquer que si, un jour, ils se sentaient mortellement blessés, il leur suffirait de penser au petit Jésus et à son poupa pour que tous leurs péchés soient rédemptés. C'est cloche à faire pleurer un gendarme en train de verbaliser un coureur en trotinette. Etant donné le genre des bidouillards, ça tombe comme un bulletin de vote d'électeur décédé dans une urne douteuse. Comme si c'était nécessaire de leur badingoincer dans les escalopes qu'ils vont se faire buter. C'est un casse moral, ce mec ! Un mal ajusté du plafonnard, un déséquilibré des gargouilles ! Soudain, les épithètes éclatent ; brèves, sonores, percutantes :

— « Qu'est-ce que c'est que cette andouille ? Quel con !... »

L'autre, le souffle coupé, le geste autoritaire qu'onctueux, en reste comme deux ronds de Cierge. Les gragnoudins périphériques se démènent pour faire sortir le perturbateur irrévérencieux. C'est le Marquis !...

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 494

HORIZONTALEMENT :

- I. - Asticoter. — II. - C.E.E. - Obèse. — III. - Admettras. — IV. - Rupteur. — V. - Ice. - Epi. — VI. - A.T. - Mal. - Ur. — VII. - Tisanière. — VIII. - Roulottée. — IX. - Encensées.

VERTICALEMENT :

- 1. - Acariatre. — 2. - Séduction. — 3. - Tempe. - Suc. — 4. - Et. - Mâle. — 5. - Cote. - Anon. — 6. - Obt. - Lits. — 7. - Terre. - Été. — 8. - Esa. - Purée. — 9. - Respirées.

N° de commission paritaire : 786 D 73  
Dépôt légal 3<sup>ème</sup> trimestre 1994

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE